

La Patrie Serbe

REVUE MENSUELLE DES SERBES EN EXIL

DIRECTEUR-RÉDACTEUR EN CHEF :

Dragomir D. IKONIĆ.

L'Art d'Ivan Meštrović.

« La place d'Ivan Meštrović dans l'art » est le titre du lumineux discours prononcé aux Grafton Galleries, le 4 décembre 1917, par l'éminent critique, M. Bogdan Popović, professeur de littérature comparée à l'Université de Belgrade, connu et apprécié sur le continent depuis bien des années pour ses contributions aux travaux sur l'art. M. Bogdan Popović affirme que la première place dans la critique d'art devrait revenir à l'artiste lui-même : celui qui crée est celui qui sait le mieux ce qu'il a voulu créer, et, de plus, les connaissances exigées pour la compréhension des arts plastiques sont d'une sorte tout à fait spéciale et s'acquièrent si difficilement, qu'à part de rares exceptions, les artistes seuls les possèdent entièrement.

L'œuvre d'art a été définie « l'expression adéquate d'une impression intéressante », et on pourrait dire que « l'expression adéquate » en est l'élément le plus important. Une conception qui ne serait pas exprimée de façon adéquate serait, en fait, non existante. Se rapportant à Meštrović, il ajoute qu'en Serbie on est aussi fier de lui que des chants nationaux, ou de ce beau poème, plein d'une poésie élevée et d'une sagesse profonde : *la Couronne de la Montagne* de Njegoš. On pense de lui ce que d'autres en ont dit cent fois, ce que l'écho a porté aux quatre coins du monde civilisé : « surprenant » est le mot dont on a peut-être le plus souvent caractérisé son art, et « génie » est l'autre mot qu'on lui applique généralement.

N. d. l. R.

Ses caractéristiques esthétiques et psychologiques peuvent être ainsi résumées : savoir technique, force, révolte, dissonance et patriotisme ; ce dernier lui a permis d'exprimer intensément, par son art, les aspirations séculaires de sa nation.

Nous avons déjà remarqué l'importance, dans une œuvre d'art, de son côté *technique* : l'expression, la science de l'exécution, au point qu'il n'y a pas de grand artiste sans une grande science technique. Meštrović la possède à un degré exceptionnel. La précision et la sûreté de son expression, c'est-à-dire l'ensemble de son travail est au-dessus de tout éloge. Il n'est pas un réaliste au sens où Rodin l'a été ; il ne reproduit pas la réalité telle que nous l'observons d'ordinaire ; il intensifie la réalité, il la travaille dans le sens de ses projets, faisant de la forme humaine, ainsi que Michel-Ange, l'instrument qui exprimera la puissance, la violence de ses propres sentiments. Aussi ne faut-il pas toujours chercher dans ses statues cette ligne souple qui,

(II^e Année. N^o 2. Février 1918.)

SOMMAIRE

L'art d'Ivan Meštrović	Bogdan Popović.
Ivan Meštrović et son Temple	Miodrag Ibrovac.
Ivan Meštrović	Jovan Dučić.
Une opinion anglaise sur Meštrović	John Lavery.
Le Poème sur la Poésie	Jovan Jovanić-Zmaj.
La Lettre au soldat	Vojislav Ilić junior.
La Source de la Vie	Milan Vukasović.
L'ancienne civilisation yougoslave	Miloje M. Vasić.
Par le Sacrifice	Aleksandar Arnautović.
L'Autriche-Hongrie et la Serbie	Kosta Stojanović.
CHRONIQUE POLITIQUE :	
Quelques réflexions sur la paix maximaliste	Kosta Kumanudi.
NÉCROLOGIE :	
Risto Vukanović	A. Arnautović.
BIBLIOGRAPHIE :	
Pro Macedonia	Mileta Novaković.
La Dalmatie. L'Italie et l'Unité yougoslave	Dr L. Radić.
La Résurrection de Lazare	A. A.
Srbijanski Venac	Milan Bogdanović.
Un appel des socialistes serbes	I.
L'Université de Belgrade aux professeurs des Universités des États alliés	R.
CARNET DU MOIS :	
La Fête « Saint Sava » :	
A. — Arcueil-Cachan	M. A.-O. Montagne.
B. — Fontainebleau	R.
C. — Saint-Germain	R.
L'Imprimerie serbe à Bizerte	Z.
Conférences	R.
Note	R.

ILLUSTRATIONS

MEŠTROVIĆ : *Temple de Kosovo, Cariatides, Sphinx, Marko Kraljević, Serge au mauvais regard, Miloš Obilić, Jeune Fille de Kosovo, Veuve, Souvenance, Guslar, Ma Mère, Meštrović* (autoportrait). — M. Kovačević (rôle du Prince Ivo de Semberija). — Risto Vukanović.

dans les œuvres de Rodin, comme dans son *Penseur*, rappelle de façon si merveilleuse l'allure même de la vie. Cette souplesse ne serait pas en accord avec l'émotion exagérée et l'impression qu'il veut exprimer, et on ne peut la conserver lorsque l'objet principal d'une œuvre est la force et que l'attention se concentre sur des détails significatifs. Le torse du héros serbe qu'on peut voir au milieu du vestibule du musée de Victoria et Albert, montre dans son attitude tranquille la limite de l'effort possible, avec ses muscles tendus au point de sembler presque des organismes distincts. Mais, même dans la plus grande exagération des formes, il ne dépasse pas les bornes de la nature. Son don de l'observation et son talent sont trop grands pour lui permettre cette erreur.

Ce don de l'observation et cette sûreté de main, il les possédait dès sa vingtième année. Je me souviens de ses expositions de Belgrade en 1904 et d'Agram en 1905, et de la surprise que j'ai éprouvée devant une longue rangée de ses statues qui attestaient toutes, entre autres choses, une sûreté, une puissance, en même temps qu'une douceur dans l'exécution qui était la marque du génie. C'était comme une révélation, et je pus écrire dans une revue, à cette occasion, qu'un grand artiste était né à mon peuple. Depuis, ce talent a toujours été en grandissant. Il fait vraiment ce qu'il veut de ses colossales figures. Il leur donne les plus difficiles positions : il les tord, il les étire, il les écrase, comme une étrange figure féminine que j'ai vue à une exposition de Munich, une figure en ronde-bosse, mais aplatie presque comme un relief, comme si, tandis qu'elle était encore d'argile, on l'avait délibérément écrasée sur toute sa longueur. Dans tous les cas, l'anatomie du corps humain demeure correcte ; quelle que soit la matière qu'il travaille, il la travaille avec la même maîtrise du milieu et manie la glaise, le stuc, le bois et le marbre (je l'ai vu à l'œuvre), avec la même stupéfiante habileté, la même stupéfiante aisance. Il peut vraiment s'appliquer ce que le grand sculpteur Puget disait un jour fièrement de lui-même, dans son pittoresque français du xvii^e siècle : « Je suis nourri aux grands ouvrages ; je nage quand j'y travaille ; et le marbre tremble devant moi, pour grosse que soit la pièce. »

Sa seconde qualité caractéristique est la *force*, développée sous ses deux aspects : le spontané, celui qui tient au tempérament, et le volontaire ou l'intentionnel. Cette qualité est évidente. Sa force est visible dans presque toutes ses œuvres, et dans leur ensemble, dans ses statues colossales et vraiment michel-angelesques, avec leurs attitudes impétueuses et véhémentes, la formidable tension de leurs muscles dans la fécondité de l'artiste, le nombre écrasant et l'infinie variété de ses œuvres. A l'âge de trente ans, il avait déjà produit plusieurs centaines de statues. A côté de cette force spontanée, il y a, comme je l'ai déjà indiqué, une manifestation volontaire, presque intentionnelle, de force. Les natures puissantes, victimes de leur propre force, ont en elles un besoin violent de s'exprimer avec force, avec toujours plus de force, et ne sont jamais satisfaites de l'expression que leur fournit leur énergie spontanée. Elles vont plus loin. Elles cherchent une expression plus puissante que celle qui leur est donnée spontanément

par l'observation stricte de la nature. Michel-Ange, en dépit de son éducation classique qui mitige sa sombre humeur de titan mécontent et préserve sa ligne générale, Michel-Ange donne à son jeune David la stature de Goliath ; tord ses figures comme avec un tire-bouchon ; désarticule le corps humain jusqu'aux limites du possible, s'il ne les dépasse pas. Il en est de même pour Ivan Meštrović. Dans leur jaillissement, c'est eux-mêmes, plus que la nature objective, qu'expriment les artistes de cette catégorie. Ils viennent à la nature avec leurs sentiments personnels, et ils lui ajoutent ce sentiment intime qui est le leur. L'hyperbole est nécessaire à de tels artistes, même au risque de permettre à quelque rhétorique de se mêler à l'impression générale. L'exagération ne manque pas chez eux de sincérité ; c'est leur seconde nature.

Un *esprit de révolte* est, nous l'avons dit, la troisième caractéristique de Meštrović. Tout en témoigne et tout contribue à le provoquer chez lui. Vous vous rappelez la réponse que fit Michel-Ange à l'éloge écrit par un poète à propos de sa statue : *la Nuit*, cette femme étendue sur le sarcophage de la chapelle Médicis, à Florence. Ce poète avait dit, pour la louer, que la femme semblait vivante et que la statue pourrait presque se réveiller comme un être humain. Michel-Ange répondit par ces lignes magnifiques :

Il m'est doux de dormir,
Et plus doux encore d'être de pierre,
Tant que durent la honte et le mal,
Ne pas voir et ne pas sentir ; en cela je suis béni.
Aussi ne m'éveille pas ; je t'en prie, parle plus bas.

« La honte et le mal » étaient les conditions qui ont fait de Michel-Ange le titan révolté et orageux qu'il a été. Or, les conditions des choses ont été, dans la patrie de Meštrović, incomparablement plus terribles, et aujourd'hui les mots manquent pour dépeindre leur horreur.

Nous en arrivons à la quatrième et dernière caractéristique. Il est clair que l'art né dans de telles circonstances ne peut pas avoir la sérénité de l'art classique. Il est plein de *dissonances*. Comme en art moderne, en général, on voit dans toutes les directions le manque d'harmonie et même d'équilibre, non seulement en peinture et en sculpture, mais aussi dans les autres arts : en architecture, en littérature, et même en musique ; avec l'avènement de la démocratie, les nouvelles générations, avant d'avoir bénéficié de l'influence apaisante d'une longue expérience avec le raffinement et la calme philosophie qu'elle comporte, se sont trouvées riches de leurs qualités nouvelles et de leurs désirs inassouvis, au milieu des fruits d'une civilisation vieille et avancée. Ils se sont saisis de ces fruits et ils veulent faire œuvre à leur tour, en toute justice ; mais cet avènement soudain a nécessairement produit un manque d'harmonie et nous assistons à ce paradoxe : une génération qui est à la fois jeune et vieille, à la fois saine et morbide, peut-être parce que ceux qui lui ont donné naissance étaient eux-mêmes trop civilisés. De là, bien des excès : le maximalisme, le bolchevisme sous toutes ses formes. De là aussi le défi porté aux conventions, le ton perçant, strident qui semble être la note dominante, du moins dans certains produits de l'art moderne. L'audace

remplace le courage ; où l'artiste nous montrait autrefois la tristesse, il exprime maintenant l'angoisse, et des cris aigus se font entendre là où l'angoisse s'exprimait. Je ne citerai qu'un exemple emprunté à la musique, à la musique de Debussy dont trois lignes d'une nouvelle française montrent admirablement le caractère. Dans cette histoire, un frère entre dans une pièce où sa sœur joue du piano. A sa venue, elle se lève, essuyant une larme dans ses yeux ; ce qui fait dire à son frère : « Vous avez encore joué du Debussy ! » Oui, l'art moderne est souvent une crise de nerfs, un paroxysme nerveux.

Mais ceux de nous qui appartiennent aux vieilles générations, possédant ou non philosophie et raffinement, doivent prendre garde. Tout ce qui est nouveau paraît aux aînés dénué de beauté. Il en a été ainsi au cours de toute l'histoire de l'art, et les grands artistes des générations précédentes ont condamné, à leurs heures, les œuvres des jeunes générations que la postérité a proclamées des chefs-d'œuvre.

La beauté élargit sans cesse sa sphère et l'humanité s'accoutume graduellement à de nouvelles sortes de beauté : la beauté classique, l'élégance et la grâce n'ont pas épuisé le nombre des choses belles et l'expérience nouvelle comporte une nouvelle beauté.

Dans sa belle *Prière sur l'Acropole*, le philosophe français Ernest Renan, à la fois historien et littérateur, s'incline devant la forme d'art que les Grecs, ces favoris de Minerve, ont créé avec le Parthénon, et fait en termes enthousiastes l'éloge de cet art si plein de santé, d'harmonie, de raison.

« Raison et bon sens ne suffisent pas. Il y a de la poésie dans le Strymon glacé et dans l'ivresse du Thrace. Il viendra des siècles où tes disciples passeront pour les disciples de l'ennui, le monde est plus grand que tu ne crois. Si tu avais vu les neiges du pôle et les mystères du ciel austral, ton front, ô déesse toujours calme, ne serait pas si serein, ta tête, plus large, embrasserait divers genres de beauté. »

Tant qu'une œuvre d'art n'est pas une offense morale, et même alors, pourvu seulement que l'artiste soit sincère, et pourvu, spécialement, qu'il possède cette puissance d'expression dont nous avons déjà parlé, son œuvre est une œuvre d'art sans aucune restriction, même si elle sort des mains de cubistes ou de futuristes.

Or, l'art de Meštrović est loin de toutes les formes extrêmes de l'art moderne, son génie plane bien au-dessus, hors de portée de toutes tentations excentriques, et, s'il en était d'autres, il les dominerait facilement. Il est un artiste moderne dans le sens le plus complet du mot ; mais là s'arrête sa redevance à l'école moderne. Ainsi que les hommes de sa valeur, il occupe une place à part, sa sincérité, son extraordinaire pouvoir d'expression, sa profonde gravité, le caractère de dignité qu'il garde jusque dans ses conceptions les plus hardies, l'intensité de sentiment qui remplit toutes ses créations, donnent à ses œuvres un impérieux degré de beauté, une beauté d'instinct et de sentiment, mais fière, haute et imposante. Sa place dans l'art est parmi les grands.

(Traduit de l'anglais par Mlle J. CALLENS.)

Bogdan POPOVIĆ.

Ivan Meštrović et son Temple.

Je vais vous parler maintenant d'un art où se reflète tout notre passé, l'art d'Ivan Meštrović. (1)

A travers la personnalité puissante de cet homme de génie soudainement révélé au monde, c'est toute l'âme de notre race qui est apparue. Jamais peut-être le sentiment national appliqué à l'art n'avait produit un tel exemple.

Originaire de Dalmatie, Ivan Meštrović, qui, pareil à Giotto, menait paître, il y a vingt ans à peine, le petit troupeau de son père, se présente comme un personnage épique.

Issu du peuple, il s'est formé lui-même. Né en 1883, dans un village de Slavonie (Vrpolj), où ses parents étaient allés faire un séjour provisoire, il a grandi dans son pays d'origine, contrée aride et pauvre, à Otavice, près de Drniš. Fils d'un menuisier, artisan de tous les métiers nécessaires à un petit village, il avait commencé dès l'enfance à sculpter avec son canif les fuseaux et les quenouilles. La gravure sur bois est un art très répandu dans notre peuple, ainsi que le tissage et la broderie. Un jour, un invalide, ancien insurgé contre l'occupation autrichienne de la Bosnie, commanda au père de Meštrović une béquille, et le jeune Ivan en cisela une, telle qu'aucun boiteux n'en porta jamais. Il sculpta aussi, d'après les portraits d'almanachs, les têtes des chefs nationaux : le *ban* Jelačić, l'évêque Strossmayer, Starčević, Rački.

Pendant qu'il sculptait ainsi aux longues journées d'été, seul avec son troupeau, fixant de ses yeux brûlants les rocs énormes des montagnes dalmates dont les silhouettes étranges se profilent sur le ciel, la poésie nationale berçait d'ardentes visions sa jeune imagination. Les héros de notre épopée se dressaient devant lui, et les pics hérissés tout autour s'animaient d'une vie gigantesque. Le petit berger rêva d'arracher ces fantômes à leur sommeil séculaire, de souffler la vie éternelle à ces géants pétrifiés.

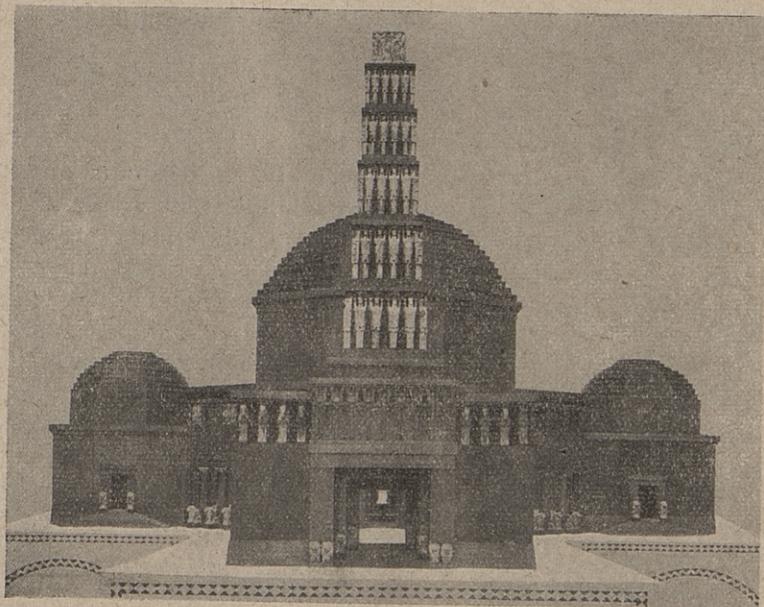
Il avait quinze ans et sa renommée avait déjà dépassé les confins de sa commune. Alors, grâce à quelques amis de l'art, il put se rendre à Spljet (Spalato), où il travailla chez un marbrier et dans l'atelier du sculpteur Rendić. De là, il se rendit à Vienne, et, à force d'une volonté à toute épreuve, défiant la misère qui l'accablait, il réussit à entrer dans l'Académie des Beaux-Arts.

L'année suivante, en 1902, il exposa dans la *Secession*. On l'encouragea, et il se mit au travail avec une ardeur fiévreuse.

(1) Extrait d'une conférence sur la *Yougoslavie artistique* (avec projections) faite au Collège libre des Sciences sociales, le 19 décembre 1917.

A l'âge de vingt-deux ans, il conçoit l'idée de son Temple, et il y consacre aussitôt toutes ses forces. Il a voulu, et il y a réussi, faire tenir dans ce Temple, dont il sera lui-même l'architecte, toute la grandeur du passé serbe, toute la tragédie de notre race. Il créa un monde de statues, cortège sublime de héros et de [veuves, martyrs séculaires de son peuple.

On devina aussitôt l'étrange et puissante originalité de cette œuvre, qui fut exposée, toujours plus vaste, à Vienne, à Belgrade, à Zagreb, à

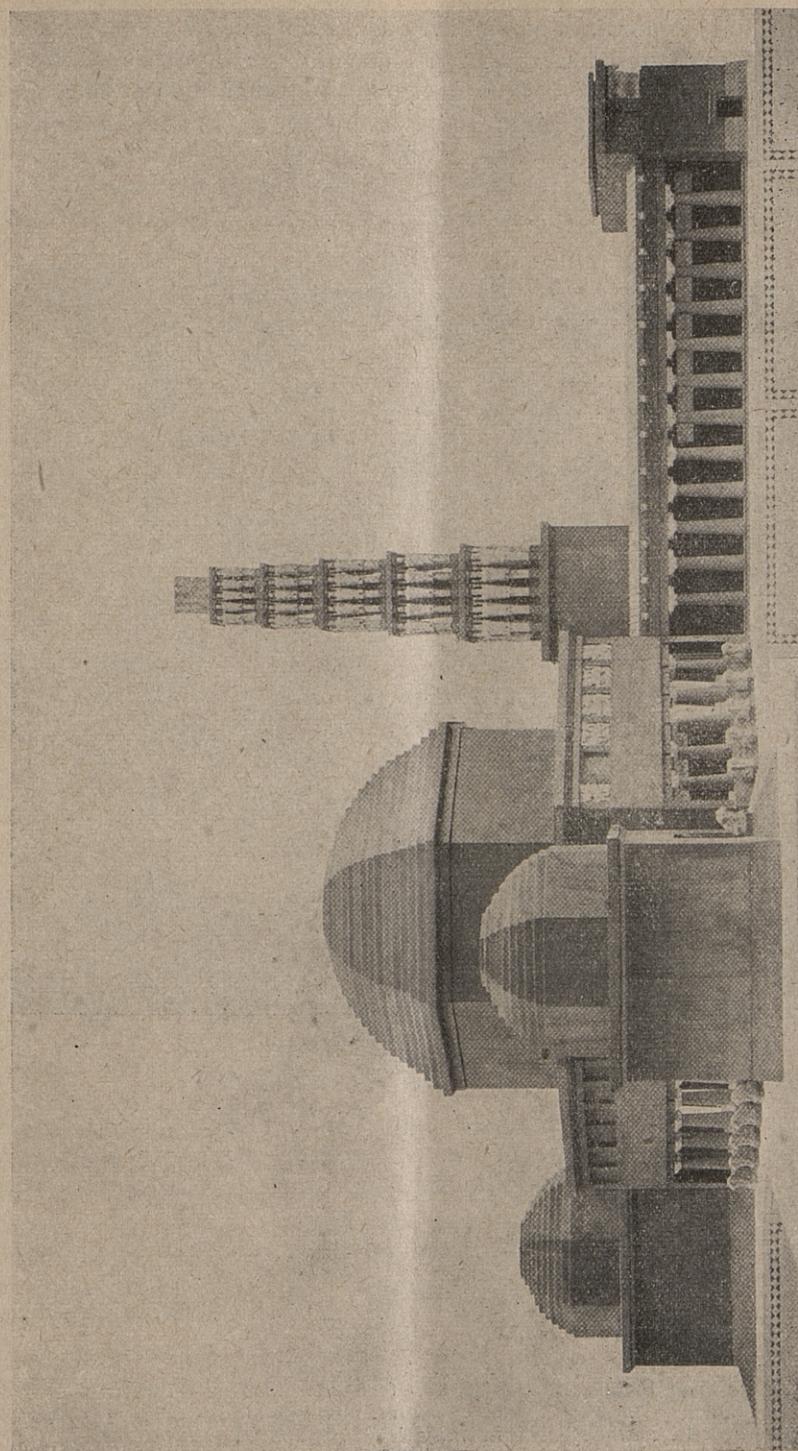


TEMPLE DE KOSOVO (Entrée principale).

Sofia. A l'appel de Meštrović, tout un groupe de jeunes artistes accourut vers lui: Rosandić, Rački, Krizman, Babić, qui tous font revivre, dans le marbre ou sur la toile, les exploits des héros de notre poésie nationale. L'Exposition internationale de Rome en 1911 consacra sa gloire en lui attribuant le premier prix de sculpture. Le pavillon serbe, l'œuvre de l'architecte Bajalović, « une étrange bâtisse grise, qui s'élevait, puissante comme une forteresse ou un tombeau oublié (1) », attirait l'attention générale. On s'arrêtait, ému et pensif, devant ces corps douloureux et tourmentés, divinités figées dans la pierre et exhumées par un géant : souvenir éternel de la mort et de la résurrection d'une race.

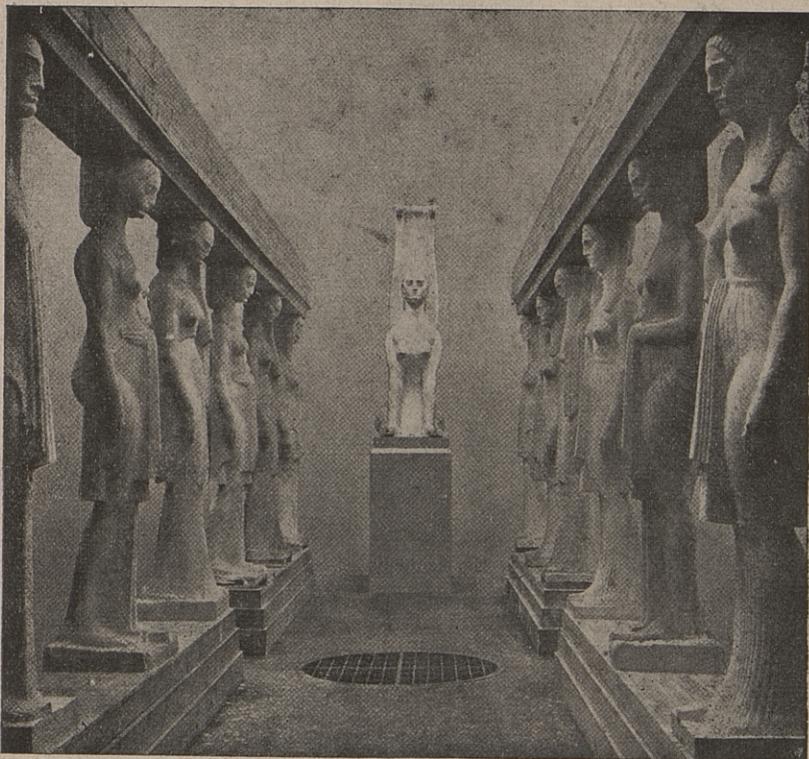
Entre temps, Meštrović était venu à Paris, et il y avait exposé, en 1908 et en 1909, au Salon d'Automne. Il y connut Bourdelle et le grand

(1) Le critique anglais James Bone.



TEMPLE DE KOSOVO (Vue latérale).

Rodin, qui l'honorait de son amitié et dont il a exécuté un portrait (1). Son œuvre fut exposée à Londres en 1915, dans le musée « Victoria et Albert » : honneur exceptionnel pour un artiste vivant. Meštrović y fut l'objet de l'admiration la plus sincère. Émile Verhaeren, qui vient de disparaître, victime d'une des forces modernes qu'il a chantées, proclamait Meštrović « une des figures dominantes dans l'histoire de l'art ». Dans la *Revue de Paris* (2), M. G. Jean-Aubry fit



CARIATIDES.

l'éloge de ces sculptures « dont la pureté de lignes et l'énergie égalent les plus belles sculptures du monde » et de ce jeune artiste en qui « se révèlent une personnalité, un tempérament avec lesquels aucun sculpteur de sa génération ne peut rivaliser ».

Cette année, une nouvelle exposition de ses œuvres a été organisée à Londres, au mois de décembre.

Avant de vous montrer sur l'écran l'œuvre de Meštrović, je laisse

(1) « Un buste incliné en avant, le dos formant une ligne arquée non modelée, les traits taillés en hardis méplats, un portrait moins de l'homme que de l'esprit de son œuvre. » (Le critique d'art d'*Evening News*, London, 25 juin 1915.)

(2) 15 novembre 1915.

l'artiste lui-même vous expliquer, dans un style d'une rare élévation, l'idée de son Temple dont vous saisirez le grandiose symbole.

« Le Temple de Kosovo est le temple de la religion du sacrifice suprême, et dans ses murs on prêchera qu'il faut vivre dans la justice et la lumière et mourir pour elles.

« Le prêtre du Temple est le chantre aveugle qui, marchant sur la terre, regarde dans l'empire de l'éternité, d'où l'on voit que tous les hommes sont des frères, que toutes les fois ne sont qu'une seule et grande foi, toutes les églises des petites flammes qui brûlent à la gloire d'un feu éternel qui les a toutes allumées et qui éclaire tout.

« Les fondations du Temple sont les innombrables justes, martyrs de notre race; les colonnes en sont tous ceux qui souffrent et qui peinent; les litanies, les chants des souffrances humaines; son encens est l'amour; l'eau bénite, les larmes des humbles, désireux de



SPHINX.

justice. La coupole du Temple est faite des âmes pures qui unissent la terre au ciel, et les cloches, leur voix puissante qui dit : Vivez en paix et en amour avec les hommes et avec toute créature de Dieu, perfectionnez-vous sans cesse, pour devenir égaux à Lui qui est infini... (1). »

Le monument doit être érigé sur la plaine de Kosovo, et consacré au jour sublime et fatal de *Vidov-dan*, le 15 juin 1389, jour de la

(1) *Jugoslovenska Biblioteka*, N° 1. Izdaje Milan MARJANOVIĆ, New-York, 1915.

bataille historique qui décida du sort des Balkans pour cinq siècles, et qui fut la source intarissable d'une épopée chantée par toute la race yougoslave.

Sur ce projet de Meštrović, le grand sculpteur italien Leonardo

Bistolfi, son ami et admirateur, qui vient de mourir, s'exprimait ainsi :

« Jamais peut-être, depuis les temples bibliques, le temple grec du Parthénon et les admirables anciennes cathédrales gothiques, jamais l'architecture n'a été une telle expression de l'âme d'un peuple comme dans ce Temple de Meštrović : c'est la flamme éternelle de la pensée profonde d'une race, flamme inextinguible qui brûle sur cet autel magique de granit (1). »

Voici d'abord le modèle en bois du Temple, vu de face et de côté.

Vaste et massif dans sa rigidité rectiligne, il s'élève sur une base en croix. Les quatre coupoles octogonales n'ont pas une



MARKO KRALJEVIĆ.

agréable rondeur : elles s'étagent et « nous apparaissent comme les marches d'un inaccessible Calvaire (2) ».

Devant la grande coupole se dresse la *Tour des siècles*, formée des esprits ailés de nos martyrs, représentant les cinq siècles de servitude.

(1) Dans la revue d'art *l'Eroica*, Rome, 1914.
(2) Bistolfi.

Au sommet, la fumée d'un feu perpétuel montera au ciel, comme les prières du peuple. C'est le flambeau de la Liberté, allumé enfin sur cette nécropole de victimes cinq fois séculaires.

Les colonnes d'entrée sont portées par des lions, et le toit par des coursiers et des faucons, emblèmes vivants de notre épopée nationale.

Le Temple aura deux cents mètres de longueur. La Tour sera haute de cent mètres et la coupole centrale plus grande que celle de l'église de Saint-Pierre de Rome.

Le long corridor d'entrée qui conduit dans la nef et traverse le Temple, est bordé de la tragique théorie des *cariatides*, figures monumentales, porteuses moroses et fières de leur fardeau : expression vivante du martyre des femmes serbes. Les traits figés, les yeux fixés sur un soleil intérieur, elles supportent sans faiblir leur poids qui est celui de notre destinée nationale.

Et au fond de cette avenue qu'il domine de ses ailes, voici le *Sphinx*. Les yeux vides, les membres raidis, le corps tendu du fauve prêt à bondir, d'une force surnaturelle, ce sphinx, seul énigme du mausolée, est-ce le mauvais génie de notre race, « le Destin sans remord, le péché sans pardon, le crime impuni » (1), ou bien le symbole de notre avenir, de la justice imminente, de l'État yougoslave futur, fort et vigilant, vigoureusement planté dans le sol natal ?

Ce sanctuaire où règne le divin silence est peuplé de héros, de blessés, de veuves, de têtes grotesques de conquérants turcs, de groupes rythmiques de combattants séculaires qui courent sur les frises.

Au milieu se tient la statue gigantesque de *Marko Kraljević*, l'énorme statue équestre qu'il est impossible de reproduire dans son ensemble.

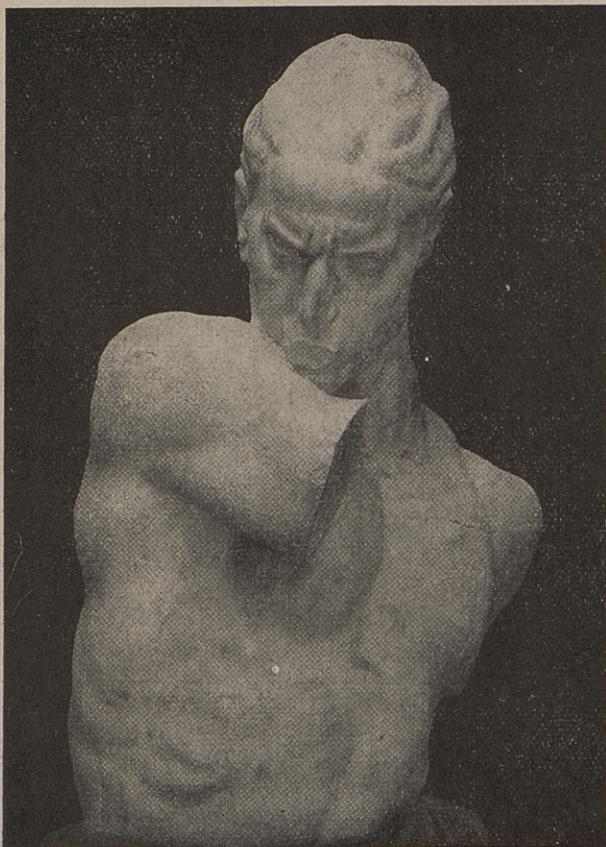
Selon la légende, Marko Fils de roi, le bon géant qui, monté sur son cheval pie, « délivre les vierges, tue les monstres, protège les faibles, avale les torrents de vin », s'endort à la fin dans une grotte, à côté de son épée plantée dans le roc. Tel le roi Arthur, il y attend sa



SERGE AU MAUVAIS REGARD.

(1) Ivo Vojnović, dans sa préface du catalogue de l'exposition « Medulić » de Zagreb.

résurrection, pour se réveiller le jour de la revanche. Ici, ce n'est pas Marko qui boit le vin, c'est Marko courroucé, fort comme un lion, massif comme un roc : terrible simulacre de la colère nationale, explosion d'une fureur refoulée depuis des siècles. C'est le héros légendaire s'éveillant pour libérer son peuple, tel qu'il était apparu aux yeux éblouis de nos soldats devant sa ville natale, Prilep, en 1912.



MILOŠ OBILIĆ.

sente un autre aspect du héros : c'est plus qu'un combattant, c'est un penseur.

Et puis, voici Serge le Héros sévère, *Serge au mauvais regard*, terreur des Turcs : le sourcil froncé, l'œil rentré, dédaigneux de la mort. Et le torse merveilleux de *Ban Strahinić*, idéal de beauté physique, dont l'harmonie digne d'Apollon surprend le spectateur habitué à la manière forte du maître. C'est que Meštrović possède une étonnante variété de « manières » et qu'il évolue du colossal à l'intime, suivant sa pensée, avec la même aisance et la même sûreté de touche. Les

Voici la tête du héros, au front ridé, aux moustaches drues de nos ancêtres.

A côté de Marko se dresse la figure herculéenne de *Miloš Obilić*, le Roland serbe, jeune chevalier dont la voix est plus belle que celle de la *vila* et qui tua le sultan Mourad à Kosovo. Debout, lancé en avant avec son geste de terrible faucheur, il est le héros suprême de cette épopée en pierre, la victoire de notre effort. Une étude, une tête énorme, penchée, recueillie, comme si la destinée nationale pesait sur elle, nous pré-

exemples abondent, car les œuvres de Meštrović, dont l'activité ne se borne pas à son Temple, se comptent par centaines (1).

Tous ces héros, personnages mythologiques, demi-dieux, semblent surgir du passé, se dresser devant nous comme des combattants accourus aux temps d'épreuves pour prendre part à la lutte suprême.

Autour d'eux, l'humanité souffrante, les groupes de *veuves*, présentant chacune une expression différente de douleur : chagrin, désespoir, résignation. Avec des gestes d'une simplicité de Fra Angelico, elles



JEUNE FILLE DE KOSOVO.

souffrent sans se lamenter, ces héroïnes pathétiques dont on a brisé l'élan d'amour et de dévouement. Incarnation de notre résistance séculaire, elles rappellent bien nos provinces yougoslaves, veuves d'unité nationale. Voici d'abord le groupe *la Mère et la Fille*, veuves toutes les deux, unies dans leur douleur. Et puis, une *Veuve à l'Enfant*, symbole de la continuité d'une race toujours rajeunie. Enfin, l'admirable œuvre, d'une pureté d'expression qui ne peut être dépassée : *la Souvenance*, jeune femme qui, toute ramassée dans l'obsession, suit sa pensée d'un regard fixe et vague. Elle se souvient, et son profil, animé de reflets changeants, « vit, s'accuse ou recule ».

(1) Notons, sans pouvoir en parler ici : ses nombreux bustes, ceux du poète Luko Botić (érigé à Spljet), du peintre Medulić, dit Schiavone; sa *Fontaine de la vie*; ses admirables reliefs : *l'Annonciation*, *Descente de la Croix*, *Piété*, *Jésus crucifié*, *Danseuse*...

C'est l'œuvre d'un coloriste. Ce chef-d'œuvre en marbre, resté à Belgrade, a été emporté à Berlin.

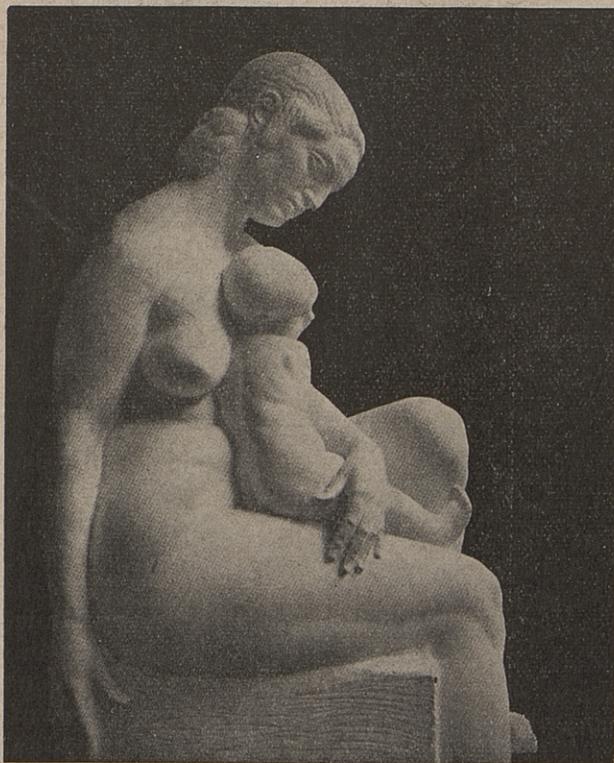
L'épisode de la *Jeune Fille de Kosovo* est un des plus touchants de notre poésie nationale. Relevant et soignant les blessés après la bataille, elle y trouve Pavle Orlović, le bras droit et la jambe gauche coupés, et le héros mourant lui raconte la mort de son frère et de son fiancé, lui montrant l'endroit où ils sont tombés :

Vois-tu, ma sœur, ces lances guerrières,
Ces lances entassées, les plus longues?
Là le sang des héros coula à flots,
Jusqu'à l'étrier des chevaux,
Jusqu'à la ceinture des combattants...

Ayant parlé ainsi, il rend l'âme, et elle se lamente :

Malheur à moi, infortunée!
Un pin vert se desséchait
Si je le touchais de ma main.

Enfin, voici le *Guslar*, chanteur aveugle, barde et trouvère serbe,



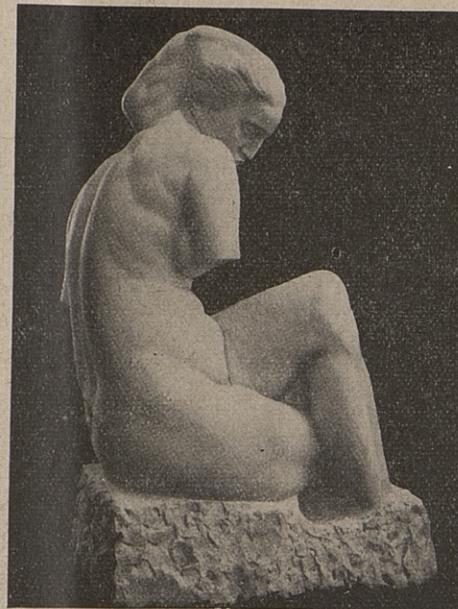
VEUVE.

Mère. Gardienne de ce monde de géants, c'est cette douce vieille. C'est le portrait de la mère de l'artiste, buste grandiose dans sa simplicité.

qui est le prêtre de ce Temple. Seul survivant de la bataille, auquel les Turcs ont arraché les yeux, ce voyant n'a pas vu les splendeurs de ce monde, mais ses souffrances. Pour arriver à la justice, il prêche le sacrifice et l'humilité. Aussi a-t-il pris la guzla d'é-rable, et il s'est mis en route pour chanter la gloire passée et la foi. Il fut notre guide à travers les siècles, cet aveugle visionnaire qui a consolé son peuple.

Assise près de la porte, voici l

hommage le plus émouvant à notre femme. Les mains jointes, le visage entouré de la coiffe de nos paysannes, calme, sereine, dans sa blanche robe aux plis qui tombent, graves, elle respire la bonté infinie. On se sent ennobli devant cette « majesté des souffrances humaines », exaltée par votre grand poète Alfred de Vigny. Cette figure de mère peut symboliser la Yougoslavie entière, dans sa foi sans résignation.



SOUVENANCE.

Ce n'est pas un art de salon, gracieux et décoratif. Vous n'y verrez pas un sourire, sinon amer. Ces visages farouches, ces corps tordus, cet art héroïque brave la routine et échappe aux conventions. Il faut connaître les souffrances surhumaines, le supplice séculaire de notre peuple pour comprendre l'idéalisme mystique de cette œuvre, qui n'est pas de la simple sculpture historique. Et pourtant, c'est un art profondément humain, religieux même, car il chante la Passion d'un peuple avide de liberté.

Les figures de Meštrović ont quelque chose de la *terribilità* d'un Michel-Ange, et elles nous rappellent les célèbres vers de Hérédia consacrés au divin Buonarroti :

Certe, il était hanté d'un tragique tourment...

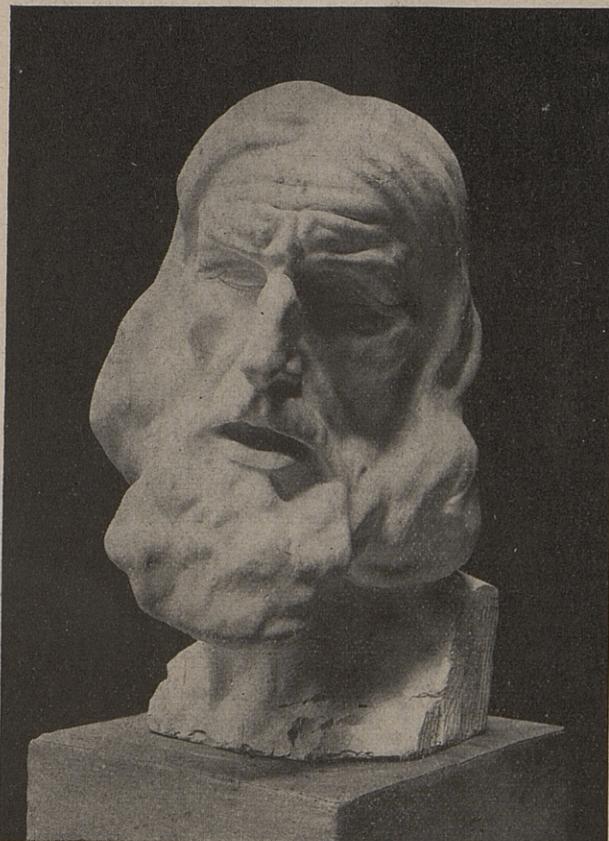
Il écoutait en lui pleurer obstinément,
Titan que son désir enchaîne aux plus hauts faites,
La Patrie et l'Amour, la Gloire et leurs défaites;
Il songeait que tout meurt et que le rêve ment.

Aussi ces lourds géants...
Comme il les a tordus d'une étrange façon ;

Et dans les marbres froids où bout son âme altièr,
Comme il a fait courir avec un grand frisson
La colère d'un Dieu vaincu par la matière!

On a souvent rapproché Meštrović de Rodin, et c'est pour lui un grand éloge. Le puissant créateur qui vient de disparaître rendait hommage à son jeune confrère en termes généreux. Il a écrit une préface pour le catalogue d'une exposition de Meštrović à Vienne, et ils se rencontraient souvent à Rome et à Paris.

Rodin est mort sans avoir achevé la grande œuvre synthétique qu'il rêvait, cette *Porte de l'Enfer* « qui restera entr'ouverte sur un abîme d'intentions », et qui devait exprimer l'inquiétude de l'humanité souffrante, la vision de l'antagonisme, de la lutte éternelle entre l'esprit et la matière. Devant les merveilles de Notre-Dame de Paris, il disait un jour : « Nous ne sommes plus que des épaves ! » « Mot admirable et émouvant



GUSLAR.

d'un grand sculpteur à qui devait manquer le support d'une grande architecture, l'inspiration centrale et créatrice d'une grande pensée commune, et qui devait vivre et produire dans le regret des temps heureux où l'artiste était comme le héraut de l'âme nationale... » Selon le mot douloureux de M. André Michel, auquel nous empruntons ces citations : « Rodin a erré autour de la cathédrale absente. » Meštrović réussira-t-il à construire la sienne et à y entrer, lui qui est bien le héraut de

notre âme nationale? Nous le croyons, car nous croyons dans l'avenir de notre peuple.
A l'ouverture de l'exposition de Meštrović à Londres, le 24 juin 1915, le ministre anglais lord Robert Cecil prononça ces nobles paroles : « A l'obéissance allemande, nous pouvons opposer le libéralisme britannique et la civilisation française. Mais la meilleure réponse, définitive, peut donner l'idéalisme de l'Europe sud-orientale... Aux acquisitions du matérialisme allemand, nous pourrions opposer la poésie et l'idéalisme de la race yougoslave. Parmi les services que cette guerre aura rendus à l'humanité, l'un des plus grands peut-être sera la libé-

ration, pour son développement naturel, du peuple yougoslave, qui donnera au monde entier, notamment à l'Europe, des idéals sublimes et une nouvelle conception de la culture, qui éblouira la débâcle formidable de la conception allemande de cet idéal. »

Pour nous développer dans la liberté, il faut que nos pays soient unis non seulement en esprit et en souffrance, mais aussi comme territoire et comme État. C'est sur le sol de la Yougoslavie unifiée que l'on pourra construire ce Temple, qui sera notre Panthéon national.

C'est parce qu'il symbolise l'effort surhumain de notre peuple vers la liberté que nous admirons ce grand homme modeste, qui est nôtre tout en étant universel. Son œuvre est le reflet de tout notre passé, le cri parti de tous nos cœurs contre l'oppression et l'iniquité, l'appel suprême à la conscience universelle et à l'éternelle justice.

Qu'il s'arrête donc devant ces figures, celui qui se propose de nous maintenir sous le joug, ou bien de nous l'imposer; qu'il scrute ces visages sublimes; qu'il médite devant ces géants farouches, incarnation d'un peuple décidé à conquérir sa place au soleil pour y vivre en paix, car c'est un peuple doué, bon et pacifique.

Miodrag IBROVAC.



MA MÈRE.

Ivan Meštrović.

Vous me demandez, mon cher directeur (1), mon opinion sur l'œuvre de notre sculpteur Meštrović. Mon opinion, c'est peu dire. J'ai la plus grande admiration pour cet artiste, expression la plus haute de notre génie national.

Personne n'eut avant lui, dans toute notre œuvre artistique, un tel mérite ni un tel succès. Il a été le premier à comprendre que le sol national suffisait à tout artiste et à tout poète pour engendrer et cultiver le génie. Personne n'avait compris avant lui que la race serbe, composée de braves et de martyrs, était tout indiquée pour la rêverie surnaturelle, pour une vision grandiose des destinées humaines, pour la plus haute conception de l'idéal, pour la révélation des forces suprêmes de la vie. La patrie serbe n'a pas connu, durant des siècles, une seule de ses générations qui ne soit tombée sur les champs de bataille. A ce point de vue, elle est peut-être unique au monde. C'est le Saturne qui dévore ses propres enfants. Les cimetières de nos héros sont plus peuplés que nos villes. Leur souvenir est plus puissant que ne le sont les événements de notre vie d'aujourd'hui.

Cette force fatale de nos morts glorieux crée, dans nos chants, des légendes d'une rare beauté, chaque tombeau gardant des poèmes; Goethe, qui les traduisait du serbe, les admirait. Pour ce grand poète, seules l'antique épopée grecque et la Sainte Bible peuvent rivaliser avec certains vers de l'épopée serbe de Kosovo. Et voilà pourquoi ces héros ont chassé les dieux. Les héros, ce sont des dieux. En cela, nous pouvons nous comparer aux anciens Hellènes qui avaient pour dieux des héros.

Aujourd'hui, on ne rencontre ce culte des héros que chez nous. Miloš Obilić est l'Achille de Kosovo, le tzar Lazar en est l'Agamemnon. Le calendrier orthodoxe a perdu de son importance, avec ses saints de Chaldée qui mangeaient des sauterelles ou ses saints de Syrie qui furent consacrés tels parce qu'ils restèrent, pendant seize ans, debout sur un seul pied au sommet d'une colline, comme saint Siméon. Le dieu chrétien qui avait deux fils étranges — un Juif et un pigeon — exerce sur la conduite des Serbes moins d'influence que ne le font ces simples légions tombées au champ d'honneur avec une abnégation suprême. Le prêtre du Soleil est le rhapsode aveugle qui va d'un village à l'autre chanter aux carrefours les anciens tzars et les anciens héros vêtus d'or et de soie, morts pour ce lambeau de terre qui, par un destin infernal, a toujours soif du sang de ses enfants.

Or, Meštrović sculpte ces héros. A part son esthétique générale, il a

(1) Lettre adressée au directeur du *Monde hellène* que nous reproduisons d'après un journal serbe d'Amérique. — N. d. I. R.

une âme pour son art. Je le compare à Wagner pour ce qui est de sa conception artistique nationale, à Wagner qui glorifie les mythes des Nibelungen. De même pour ce qui est de sa disposition à percevoir les sensations. Les héros serbes ont leur origine dans la bataille de Kosovo (1389), qui fut notre Troie pour l'âme et pour l'art. Les femmes de Meštrović ne sont ni les madones italiennes, ni les coquette

madones françaises, ni les bourgeoises de l'école hollandaise ou flamande, mais les mères et les femmes des chefs tombés sur ce champ qui a été la dernière barrière qu'ont rencontrée les Turcs dans leur marche sur Vienne. Le mythe est partout dans l'œuvre de Meštrović. Car la religion serbe, ayant pour base le mythe héroïque, est plutôt une mythologie qu'une religion. C'est un mythe infiniment triste sur une race qui a enduré des horreurs. Le marbre de notre sculpteur représente peut-être tout ce qu'il y a de plus

vibrant dans l'évocation artistique et dans l'idéal exprimé d'un geste large et puissant : de la fierté dans la douleur, de l'admiration pour la mort et pour sa grandeur, des regards d'une bonté infinie, des âmes sublimes, des lèvres de femmes closes pareilles aux paroles les plus consolantes de la Bible, des gestes de héros qui placent le rêve au-dessus de la réalité de la vie, des Serbes, rien d'autre que ces Serbes qui ont vécu inconnus pour mourir d'une mort dont la gloire émerveille le monde. Il n'y a que des Serbes dans l'art de Meštrović. Il en est de même au point de vue anthropologique, comme type



MEŠTROVIĆ (autoportrait).

et comme expression. La beauté de l'homme n'est pas dans les formes de l'adolescent, mais dans la force du combattant. La beauté de la femme est dans l'expression de celle qui porte dans son sein l'enfant qu'elle donnera aussitôt qu'il aura grandi, pour verser son sang afin d'abreuver ce sol éternellement altéré du sang des plus forts.

Déjà la gloire de Meštrović est mondiale. Il eut les plus grands prix aux expositions d'Europe. Rodin l'admirait. Tout dernièrement, le maître posait devant lui. Un Italien, fin connaisseur d'art, a écrit : « Ce que Rodin est pour l'humanité aujourd'hui, Meštrović le sera pour les siècles de l'avenir. » En Italie, on compare Meštrović aux maîtres de la Renaissance. Et l'avis italien compte plus dans les arts que dans la politique, du moins pour nous autres Serbes. En Allemagne, la gloire de notre sculpteur a été unanimement reconnue. La dernière exposition à l'Alberts Museum de Londres n'a fait que renforcer l'admiration qu'on lui porte.

Ne sont-ils pas trop lourds ces lauriers pour ce jeune front de trente-quatre ans? Nullement. Meštrović travaille sans trêve. Déjà trois cents sculptures de grandes dimensions, exécutées ou conçues, représentent l'œuvre de cet artiste. Toutes ensemble, elles forment le cycle du Temple de Kosovo que la Grande Serbie s'est décidée à élever après la guerre à la mémoire des armées tombées pour la patrie le long de ses rivières. Quand on aura remis l'épée au fourreau, mon ami Meštrović sera le premier de nous tous à donner au monde la grande preuve de l'existence d'une race qui ne vit que pour la haute conception morale dans la vie aussi bien que dans les arts.

Jovan DUČIĆ.

Une opinion anglaise sur Meštrović.

M. John Lavery, R. S. Q., parlant aux « Grafton Galleries », le 4 décembre 1917, à une conférence du Professeur Bogdan Popović, de l'Université de Belgrade, sur « la place de Meštrović dans l'art », a dit que le professeur Popović, le critique d'art bien connu dans l'Europe, avait fait œuvre très utile en expliquant l'art du fameux sculpteur yougoslave. M. Lavery continua en ces termes :

Car mon expérience personnelle m'a amené à croire que l'artiste est la dernière personne au monde à pouvoir expliquer ce qu'il fait. Ses jours se passent, s'il est peintre, la tête dans un pot de peinture; s'il est sculpteur, dans l'argile jusqu'aux yeux; et les mots font partie des choses qui lui demeurent toujours étrangères; il n'a pas d'équivalent verbal, de quelque sorte qu'il soit. Nous autres, artistes, nous dépendons entièrement de la sympathie de gens tels que M. Popović

que je peux définir : le Ruskin de la Serbie. Ruskin a expliqué Turner, et le professeur Popović a expliqué Meštrović. Des explications, comme celles que le critique serbe a pu donner au public anglais, sont des plus précieuses, car l'œuvre de Meštrović, si on la juge au point de vue du vulgaire, risque d'être méconnue. Et cela, pour cette raison que cette sculpture ne se peut juger en partant de la seule nature, puisque l'idée propre du maître est de s'éloigner de la nature autant que le permettra l'idée qu'il veut exprimer.

Plus il approche de la nature, et plus il approche de la terre, mais ses idées planent bien loin, au-dessus de la terre.

Je me souviens du jour, à Rome, où j'ai vu son œuvre pour la première fois. J'avais parcouru les différents pavillons; il faisait très chaud et j'étais très fatigué. J'arrivai au Pavillon serbe; toute ma fatigue disparut; je me sentis en présence d'un grand génie. Le héros serbe, Marko Kraljević, était là à cheval. Cela m'apparut comme la plus impressionnante statue équestre que j'aie jamais vue. Je venais de voir une des plus fameuses statues équestres du monde, les *Coleoni* de Venise, mais ce Marko sur son cheval me frappa plus que ne l'avait fait l'œuvre de culture et de raffinement de Coleoni. Il me frappa comme la personnification d'un grand idéal; il me frappa par sa dissemblance même avec la nature, sa mise en dehors de la réalité, sa force élémentaire. Dans la collection des œuvres de Meštrović, réunie à « South Kensington », éclate la même extraordinaire et sublime beauté.

John LAVERY.

Le Poème sur la Poésie.

Lorsqu'après le premier péché
Le ciel s'assombrit
Et que les hommes furent obligés
De quitter le Paradis,
Ils en éprouvèrent un chagrin
Aussi dur et amer
Qu'un faucon qui aurait
Son aile droite brisée.

Ils se regardaient avec douleur :
« Comment vivre maintenant?
Nous ne sommes plus des hommes.
Le cœur est vide et l'âme aussi.
L'ennui augmente le chagrin.
La malédiction est par trop cruelle.
Le désespoir nous brisera
Ou nous rendra sauvages. »

A ces lamentations,
Le Créateur eut pitié :
« Je vous ai infligé pour votre péché
Un sort dur,
Mais je ne le voulais pas
Aussi lourd.
Descends donc pour les consoler,
Ma fille chérie entre toutes. »
Et sa fille descendit :
C'était la Poésie.

Et sur la terre ce fut comme un nouveau soleil
Qui chassa les ténèbres et le désespoir :
Où la tristesse règne et la douleur,
La chanson soutient;
Où l'on est joyeux,
La chanson retentit;
Ce qu'on ne peut dire autrement,
La chanson l'exprime;
Où il n'y a pas d'autre consolation,
La chanson console;
Et là où tout est abattu par le doute,
La chanson relève.

Voici la mère penchée sur le berceau
Du nouveau-né :
Il dort et la mère le berce
De sa chanson.
La chanson exhale un parfum
Plus suave que les fleurs de mai,
Et ce qu'elle lui souhaite, au petit,
C'est divin.

Voici l'Église, maison de Dieu,
Remplie de monde,
Les fidèles chantent, le chant monte
Aux cieux.
Ainsi dans tous les temples,
Des voix célestes s'élèvent :
Ce chant rattache les faibles créatures
A Dieu.

Sur le mort le cantique pleure :
Miserere ;
Et du tombeau l'espérance surgit
Et grandit,

Car la tombe n'est que le berceau
Des jours meilleurs,
Et les cloches sont l'écho
De la foi.

Voici les nocces... encore des chansons.
Jours délicieux !
On chante la jeune mariée,
La belle perle.
La chanson jonche son chemin
Des fleurs brillantes de rosée,
La berce des rêves enchanteurs
De bonheur.

Voilà le paysan joyeux qui laboure,
Le berger solitaire qui mène son troupeau,
Les moissonneurs courbés sur leur travail.
La chanson adoucit
Leurs peines et leur solitude.

La mère éplorée attend son fils
De loin.
Le fils lui-même songe à elle
Et entonne une chanson.
Sa chanson vole à travers le monde,
A tire d'aile.
« Mère chérie, Dieu est clément,
Espère mon retour! »

A l'ombre du chêne séculaire
Le vieux guslar est assis.
Il ressuscite le passé, relève les âmes,
Trempe les cœurs.
Si le Serbe vit toujours,
Malgré toutes les souffrances,
C'est la chanson qui l'a soutenu,
Qu'elle en soit bénie!

Où la tristesse règne et la douleur,
La chanson soulage;
Où l'on fléchit, où l'on tombe,
La chanson soutient;
Où l'on est joyeux,
La chanson retentit;
Ce qu'on ne peut dire autrement,
La chanson l'exprime;
Où il n'y a pas d'autre consolation,
La chanson console;

Et là où tout est abattu par le doute,
La chanson relève.
Car la chanson ne connaît pas la haine,
C'est l'amour qui l'enflamme;
Elle est la fleur de la foi,
Elle exhale l'espoir.

Qui ne comprend pas la chanson
Et sa force,
C'est en vain que vous lui avez envoyé votre fille,
O mon Dieu!
Il reste glacé et farouche,
Tandis que l'âme sensible rêve de bonheur.

Cultivez la chanson,
Par elle, vous dompterez le tigre féroce;
Mais la poésie ne doit pas être un vain jeu,
Elle doit être sacrée, pure,
Comme l'étoile qui brille au firmament;
Elle doit être divine, noble,
Vraie;
Elle doit jaillir des profondeurs
D'un cœur sincère.
Une telle chanson conquiert tout.
Cultivez-la donc, cette chanson,
Tant que vous vivrez!
Ne la souillez pas d'un souffle impur,
— Elle est sacrée.

Si vous bannissez de telles chansons,
Toutes pures, toutes nobles,
Adieu bonheur, adieu espoir,
Adieu l'univers!

(Traduction de P. P. I.)

J. JOVANOVIĆ-ZMAJ.

La lettre au soldat.

Nuit. Les feux brûlent. Tumulte assourdissant.
Tonnerres. Salves et bruit des armes.
Et là-bas sur la redoute, parmi les morts épars,
Un soldat git, la joue sur son fusil,
Livide, souriant et couvert de sang.
Un bout de lettre qui n'a pas été lue
Sort de la capote fangeuse :

« Mon enfant chéri, — la mère écrit à son fils, —
Dis-nous si les combats continuent toujours.
On raconte chez nous que la guerre va finir
Et que bientôt vous allez rentrer dans vos foyers.
Moi, pauvre, je pense à toi,
Et je prie Dieu, jour et nuit,
Que tu reviennes à ta mère, mon cœur,
Et que ma lettre te trouve en bonne santé.
Mon enfant chéri, tu n'as plus ton père,
L'autre jour, en rentrant des champs,
Il est tombé sur la route. Ça n'a pas été long.
Nous l'avons enterré hier.
Que veux-tu! C'est la volonté de Dieu.
Nos vignobles ont porté comme jamais,
On fera les vendanges sitôt Sainte-Croix passée.
Tu viendras d'ici là? Car, sans toi, mon gars,
Nous n'y toucherons pas. C'est égal. On a le temps.
Mais reviens glorieux, le front haut,
Pour que je sois fière de te dire mon fils.
Bon souvenir à tous les gars du pays.
Que Dieu te garde! A bientôt! Ta mère. »

Puis, quelques lignes ajoutées de la main de sa femme :

« Quand finira-t-elle, mon Dieu, cette guerre?
Comment vas-tu? Tu ne m'oublies pas?
Et les enfants? Et la maison?
Les gosses sont gentils tout plein.
C'est la mère seule qui les embrasse.
Papa est loin. Sa vie n'est pas gaie.
Viens, papa! Ton mignon a ses dents qui poussent.
Jova va à l'école. Nića commence à marcher.
Tous les jours, je me mets à table, le cœur gros.
Ça fait mal comme une blessure
Quand le train passe sans toi.
Au revoir! Bien à toi. Anne. »

Puis de l'écriture gauche d'un enfant :

« Je me fâche avec toi, parce que tu ne viens pas.
T'aime, papa, et t'embrasse, ton petit Jova. »

Et là, sur le champ de bataille
Où les régiments s'agitent sous les plis tricolores,
Parmi les morts épars, la joue sur son fusil,
Un soldat git,
Pâle, souriant et couvert de sang.

(Traduction de M. I.)

Vojislav ILIĆ JUNIOR.

La Source de la Vie.

Une nuit, se manifesta en lui un désir plus grand que tous les désirs qu'il ait eus jusque-là dans la vie : celui d'apprendre pourquoi il était tel et pourquoi il n'était pas autre.

Et ce désir lui donna une force puissante. Et en cette nuit, il entrevit Dieu dans le ciel, et près de Dieu, la source éternelle de Vie, qui, sans interruption, jaillit à la façon d'un liquide incolore. Autour de Dieu et de la source éternelle, il aperçut des masses immenses d'êtres aux linéaments confus, comme des ombres à peine perceptibles. Et il discerna en eux les plantes et les minéraux futurs, les futurs animaux et tout ce futur qu'il n'y a point de mots pour décrire et aussi, parmi eux, les hommes futurs. Chacun d'eux était prêt à partir sur sa terre et portait avec soi une urne de grandeur proportionnée à la terre où il se rendait; chacun attendait, à son tour, que Dieu versât dans chaque urne la quantité de liquide incolore qui convenait à la grandeur de l'urne. Et il aperçut des êtres avec des urnes variant de la grandeur d'un dé à coudre jusqu'aux grandeurs les plus diverses. Et il vit des urnes aux parois minces comme si elles étaient d'acier, et des urnes d'argile avec des parois aussi épaisses que ce qu'il restait de creux. Sous le poids énorme des urnes, beaucoup d'ombres ployaient et, comme recroquevillées, se dessinaient plus nettement que les autres. Et chaque ombre, tenant convulsivement son urne, lentement et sans bruit s'approchait.

Et, juste à ce moment, vint l'un des êtres futurs : c'était un homme ; mais un homme sans urne.

Sur le visage de Dieu surgit un signe de mécontentement. Et Dieu demanda à cet être futur où était son urne. Le futur être courba la tête

en balbutiant qu'il l'avait oubliée ; mais d'une voix étrange, si faible et si confuse, que Dieu seul put en saisir le sens.

Et Dieu dit :

— A quoi pensais-tu donc, pour n'avoir pas d'urne dans les mains ?

— Je pensais, Seigneur, à la façon dont il faut vivre sur la terre.

Dieu sourit doucement.

— O futur être, tu pensais à la façon dont il faut vivre, alors que tu ne possédais pas la vie de ta terre !

Mais Dieu qui est bon, infiniment bon, ne repoussa point le futur être, bien qu'il fût sans urne. Et il lui montra la source, en lui disant de s'y abreuver, autant qu'il serait nécessaire à sa vie.

Le futur être s'approcha de la source, se laissa tomber sur le bord et se mit à boire la Vie à la source de Vie. Dieu, occupé à remplir l'urne de chacun, oubliera le futur être sans urne. Et ce n'est qu'au bout d'un certain temps que Dieu se souvint de lui et dit :

— Assez, futur être ! Tu as bu non seulement ce qui te revient de vie, mais encore la vie d'autres sans nombre. Tu as oublié que ton corps terrestre ne doit porter qu'une seule vie.

Le futur être se leva doucement, la tête lourde, comme s'il s'était abreuvé de quelque liquide enivrant.

Et Dieu, en le regardant s'éloigner, pencha tristement la tête et dit :

« Tu es ivre de la Vie, et sur ta terre personne ne te comprendra. »

Dieu, aujourd'hui comme autrefois, se trouve dans le ciel et près de Dieu la source éternelle qui, sans interruption, jaillit à la façon d'un liquide incolore. Autour de Dieu et de la source éternelle sont des masses immenses d'êtres aux linéaments confus, prêts à partir sur les terres. Et tous ont des urnes dans lesquelles ils recevront, chacun pour soi-même, la vie. Mais, fort souvent, se présente sans urne quelque homme futur, plante future ou minéral futur ou quelque être futur en général, qu'il n'y a pas de mots pour décrire : il s'excuse devant Dieu, toujours à l'aide des mêmes paroles, d'avoir oublié son urne, en pensant à la façon dont il faut vivre sur la terre, avant même d'avoir reçu la vie de sa terre. Dieu, toujours bon, éternellement bon, éprouve de l'amour pour ces oublieux et, dans sa grande bonté, leur permet de boire la vie, selon la grandeur de leur soif.

Mais Dieu, éternellement occupé de tous, presque toujours oublie ces futurs êtres, et ils boivent, sans connaître la quantité qui leur est nécessaire, et ils se relèvent de la source de Vie, avec la tête lourde, comme s'ils étaient ivres, et ils se montrent au monde comme tels.

Rarement ils sont compris, et la plupart des gens pensent que ce sont des êtres qui n'ont pas ce qu'il faut de vie.

Paris.

Milan VUKASOVIĆ.

L'ancienne civilisation yougoslave.

Les Artistes et leurs Œuvres.

I. — RADOJE, le fondeur de cloches du xv^e siècle.

Notre regretté Stojan Novaković publia dans le *Messenger de la Société savante serbe*, t. XLI, 1875, un petit article intitulé « Cloches de Gradac ».

Nous y apprenons que, le 1^{er} septembre 1875, en creusant le sol pour les fondations de la nouvelle maison départementale de Čačak (ancien Gradac), on trouva trois cloches. Ces cloches gisaient dans le sol à une profondeur de 1 m. 20. Dans leur voisinage, on découvrit les restes de faibles murailles ne pouvant servir de fondement à aucun bâtiment, à cause de leur légèreté.

Les cloches avaient une forme allongée. La plus grande pesait 182 kgr. 40, la moyenne 78 kilogrammes, et la plus petite ne pesait seulement que 15 kgr. 20. Les parties de ces cloches qui n'étaient pas en bronze, avaient été rongées par la rouille. La plus grande et la moyenne cloches portaient des inscriptions en ancienne langue serbe, et la plus petite ne portait qu'une croix. Les lettres cyrilliques et la croix étaient gravées en relief.

L'inscription de la plus grande cloche signifiait : « Cette cloche fut offerte par Son Éminence le métropolitain de Gradac, Nicéphore, à la toute sainte Vierge de Gradac qui faisait des miracles, aux temps de l'orthodoxe Seigneur despote Georges. »

L'inscription de la cloche moyenne était celle-ci : « Cette cloche fut dédiée par Son Éminence le métropolitain de Gradac, Nicéphore, en l'an 1454. Radoje, fondeur de cloches. »

Novaković attribuait ces cloches à la vieille église de Gradac, fondée par Sracimire, frère de Stephan Nemagna, église dont la place est maintenant déterminée par la découverte de ces cloches.

Celles-ci, de 1875 à 1914, furent conservées dans le Musée National de Belgrade, d'où elles furent transportées à l'intérieur du pays. En 1915, l'ennemi, envahissant la Serbie, s'en est emparé et leur sort nous est maintenant inconnu.

Avant d'être transportées hors de Belgrade, ces cloches intéressaient beaucoup les savants serbes qui, ne pouvant ajouter aucun autre renseignement à leur sujet, se contentaient des indications de S. Novaković.

Les inscriptions des cloches, tout en indiquant que leur donation fut faite en 1454, nomment trois personnages : le despote Georges Branković, le métropolitain Nicéphore et, enfin, Radoje, fondeur de cloches. Or, c'est le fondeur de cloches, Radoje, qui nous intéresse le plus. Et, si l'on voulait suivre rigoureusement la méthode adoptée, nous ne pourrions ajouter rien de positif à la personnalité professionnelle de Radoje, faute des renseignements que pourraient nous donner les documents des archives concernant d'abord les cloches, puis l'église de Gradac et, enfin, l'histoire des métiers en ancienne Serbie. Il ne faut pas prétendre retrouver en Serbie tels documents, vu les épreuves que le pays a traversées depuis le commencement du xv^e siècle jusqu'à nos jours. Mais, il ne faut pas désespérer non plus, car, dans beaucoup de cas semblables, il est à supposer que les archives des villes et des États avoisinants, plus heureux à cet égard que la pauvre Serbie martyrisée, gardent des documents précieux qui sont capables de nous renseigner sur les personnes et les faits en question. Tel est le cas de

Radoje, fondeur de cloches. Nous l'examinerons avec toute la réserve exigée.

J. Gelcich (1) avait publié un article sur « les fondeurs de bronze dans la République de Raguse ». — Parmi les autres fondeurs de bronze du xv^e siècle à Raguse, Gelcich cite, d'après les protocoles du Sénat de cette ville, un certain Radoje « maître de la poudre à canon » (*magister pulveris a bombardis et alliarum rerum*), qui vint à Raguse, comme le dit Gelcich, probablement de la Bosnie voisine (2). Quelque autre part Gelcich relève que le chaudronnier Radoje avait offert à la République, à la fin de l'année 1461, quarante et une « spingardes », petits canons portatifs, fondus, d'une grandeur variant de celle du canon à celle du fusil et qu'on chargeait avec des balles de plomb (3).

En 1464, la République de Raguse était très occupée à perfectionner son armement. Et parmi les autres armuriers de cette époque on rencontre, à Raguse, ce même Radoje, qui, cette fois-ci, se nomme Milišić, et son frère Michel, tous les deux chaudronniers. Le 2 février 1468, Radoje et son frère étaient chargés officiellement de travailler pour la République et leurs noms réapparaissent dans de nombreux actes jusqu'en 1488 (4). — On rencontre encore Radoje Milišić, le 17 mars 1484, comme « remplaçant officiel du maître principal des canons et de poudre à canon » (*condenarium assunto pro magistro bombardarum et pulveris*) (5).

Aujourd'hui, étant privé de la possibilité de rechercher dans les archives de Raguse, c'est tout ce que nous pouvons dire de Radoje Milišić de Raguse. Pour le moment, cela suffit. D'autres recherches sont réservées pour un avenir plus favorable.

La première question qui se pose, c'est celle qui concerne le rapprochement de la personnalité de Radoje fondeur de cloches de Gradac (aujourd'hui Čačak), de celle de Radoje Milišić de Raguse. Quelles sont les circonstances qui nous autorisent, d'abord, à rapprocher ces deux personnages l'un de l'autre, ensuite à conclure, suivant les données, qu'ils ne sont qu'un seul et même personnage? Les voici.

C'est, d'abord, la forme allongée des cloches de Gradac, si caractéristique pour cette époque. Dans le cas présent, il est intéressant de constater qu'on trouvait dans le commerce à Spalato (Dalmatie), en 1894, une petite cloche de même forme, qui datait de l'an 1415 (6). — Cette indication nous autorise déjà à supposer que le fondeur des cloches de Gradac avait des relations professionnelles avec les fondeurs de la Dalmatie.

Cependant, il existe encore une autre indication qui dirige nos recherches vers la Dalmatie ou plutôt vers le littoral adriatique, et qui nous fera mieux connaître le fondeur des cloches de Gradac. C'est la signature du maître Radoje sur la cloche moyenne de Gradac. C'est là un fait important, puisqu'on ne trouvait que très rarement des signatures sur les anciens monuments de la civilisation serbe. Comment, donc, expliquer la signature de Radoje sur cette cloche et quelle est sa signification?

La signature de leurs œuvres n'était pas d'un usage chez les maîtres byzantins ni chez les anciens maîtres serbes qui, pour la plupart, nous sont restés inconnus. Au contraire, à cette époque, c'est une coutume, presque obligatoire, des maîtres de l'Occident, y compris l'Italie. Nous constatons le même fait sur les anciens monuments de Dalmatie et sur ceux de tout le littoral est de l'Adriatique, quelle que soit la nationalité du maître signataire.

(1) *Mitteilungen der K.-K. Central-Commission*, t. XXXV et XXXVI (n.s., t. XVI, XVII), Wien, 1890 et 1891, p. 103 et suiv.

(2) *Op. laud.*, t. XXXVI, p. 18.

(3) *Op. laud.*, t. XXXVI, p. 20.

(4) *Op. laud.*, t. XXXVI, p. 87.

(5) *Op. laud.*, t. XXXVI, p. 86.

(6) *Op. laud.*, t. XXXIX, p. 127, 190.

Un exemple classique de cette sorte, dans l'ancien art serbe, est la signature de Vidé, l'architecte de Dečani, qu'on lit sur l'église, fondée par Stephan Dečanski, roi de Serbie. Et, précisément, ce Vidé était originaire de la ville royale de Cattaro. Il était, en même temps, moine de l'ordre des frères mineurs. Ainsi, la signature de la cloche de Gradac nous rend plus prudent à l'égard de la reconstitution de la personnalité professionnelle de notre maître. Par la signature seule, il se range du côté des maîtres du littoral adriatique en général. S'il n'était pas originaire de Raguse, où nous le trouvons après son activité à Gradac, nous sommes, quand même, autorisés à conclure qu'il travaillait soit à Raguse, soit dans une autre ville du littoral adriatique, avant de venir à Gradac. Et, puisque nous admettons que J. Gelcich ait eu de bonnes raisons pour prétendre que Radoje ne fût pas originaire de Raguse, il ne nous reste qu'une seule conclusion à ce sujet : Radoje n'était pas Ragusien d'origine, mais il avait appris son métier dans une ville du littoral, et très vraisemblablement dans Raguse même, où il prit l'habitude de signer ses œuvres.

A cet égard, nous préférons cette opinion basée sur les faits suivants que Radoje fut apprenti à Raguse. Comme nous assure J. Gelcich, il existait dans cette ville une remarquable industrie des armes, industrie qui n'était pas postérieure à celles des villes d'Italie : Pavie, Milan, Brescia, Belluno, etc. En outre, nous possédons des preuves indiscutables sur l'existence, déjà au XIII^e siècle, du métier d'armurier à Raguse, preuves d'après lesquelles la quantité d'armes fabriquées à Raguse dépassait de beaucoup les besoins de la République, de sorte que les armes devaient être exportées (1). Et, malgré tous les exemples cités qui nous prouvent que les armuriers gardaient jalousement les secrets professionnels de leur métier — tel Giovanni da Lecco, fondeur de canons à Raguse, qui, dans la première moitié du XV^e siècle, ne toléra que des auxiliaires de nationalité italienne — malgré tout cela, disons-nous, nous connaissons un certain nombre d'armuriers de nationalité serbo-croate à Raguse.

Soit chez les uns, soit chez les autres, Radoje dut faire son apprentissage, se consacrant au métier qu'il avait choisi. Son origine éventuelle d'un pays, situé à l'arrière du littoral, ne nous empêche pas d'admettre qu'il ait appris son métier dans une ville du littoral, puisque nous possédons de nombreux documents sur des cas semblables.

Si concluantes qu'elles soient, toutes ces circonstances ne forment qu'une partie de celles qui, en s'enchaînant, nous aident à déterminer encore plus précisément le domaine de l'activité de Radoje. Suivons-les d'après un ordre logique.

Nous avons déjà constaté la production énorme des armes à Raguse. Mais, quoique la ville de Raguse disposât d'armuriers habiles pour la fabrication des armes, elle était obligée, n'étant qu'une ville, d'importer les matières nécessaires à cette fabrication. D'où et comment se procurait-elle ces matières premières?

Des documents dignes de foi, dit J. Gelcich, confirment que la République de Raguse importait : du cuivre et du plomb de l'Herzégovine, de la Bosnie et de l'Albanie; de l'étain et du salpêtre, de Chypre, de l'Égypte et de la Grèce; du soufre, de l'Italie; du fer, de la Segna, des Bouches de Cattaro, ou venant, sans doute, par ce débouché, de l'Albanie, et, enfin, du bois de ce dernier pays (2). Dans cet inventaire, on le voit, la Serbie ne figure pas comme un pays fournissant une matière première quelconque. Ce fait n'étonne pas celui qui connaît l'état réel de choses vis à vis des pays nommés et des produits qu'ils pouvaient fournir au commerce international.

(1) *Op. laud.*, t. XXXV, p. 105.

(2) *Op. laud.*, t. XXXV, p. 192.

Ainsi, l'Herzégovine ne pouvait fournir du cuivre et du plomb, puisqu'elle n'en possède point; pour la même raison, l'Égypte et la Grèce ne pouvaient pas fournir d'étain, ni les Bouches de Cattaro du fer. Les pays qui produisaient ces matières premières se trouvaient plus éloignés. Les Bouches de Cattaro, l'Herzégovine et les autres contrées du littoral sud n'étaient que des provinces intermédiaires pour le commerce des différentes sortes de matières premières provenant de la Serbie, pays producteur des matières nécessaires à l'industrie et au commerce ragusiens. C'est là un fait bien établi.

Pourtant, J. Gelcich cite un cas qui, pour notre étude, a une grande importance. En parlant de l'activité de Pasquale di Michele « Rhagusinus », originaire de Florence, J. Gelcich nous informe de l'installation d'un martinet à cuivre fondé par Pasquale sur la rivière Ombla.

Ce martinet à cuivre commença à fonctionner, sous la direction d'un chaudronnier italien, en octobre 1511, et, bientôt, il martela 10.000 livres de cuivre brut de Rudnik (*rane crudio di Rudnik*) (1), que Pasquale vendit ensuite au dépôt de l'Etat de Raguse. Les mines de Rudnik nous sont bien connues. Elles sont situées en Serbie, au nord de la Morava de l'Ouest, non loin de la ville de Čačak, ancien Gradac, où furent trouvées les cloches dont nous avons déjà parlé. C'est la même montagne de Rudnik qui est devenue célèbre par la victoire serbe, remportée sur les Austro-Hongrois en novembre 1914.

Bien que ces nouveaux renseignements soient conformes à notre conjecture, on pourrait nous objecter l'anachronisme, parce que le document qui nous relate l'affaire de Pasquale est postérieur de cinquante-sept ans à la date où Radoje fonda les cloches de Gradac et, par conséquent, postérieur au XIII^e siècle et à la première moitié du XIV^e siècle, où nous trouvons la fabrication des armes très développée à Raguse. Cependant, les mines de Rudnik furent connues avant le XIII^e siècle. Un fait, plus étonnant encore, est que ces mines étaient exploitées aussi en 1511, c'est-à-dire une cinquantaine d'années après la soumission définitive de la Serbie par les Turcs (1459).

Les mines de Rudnik étaient déjà exploitées par les Romains. Nous trouvons des documents, concernant ces mines, réunis dans une œuvre du regretté C. J. Jireček (2), qui nous sert de source à ce sujet. Nous y lisons que Rudnik fut, depuis le commencement du XIII^e siècle jusqu'à la conquête de la Serbie par les Turcs, une place remarquable avec une colonie de Ragusiens. Cette place eut, par deux fois, sa floraison; la première fois sous le règne de Stephan Uroš II, Milutin, roi de Serbie (1282-1321), et la deuxième fois sous le règne de Georges Branković, despote de Serbie (1427-1457). Dans le voisinage le plus proche des mines de Rudnik, se trouvait le château de Srebrnica, résidence préférée du despote Georges.

Les mines de Rudnik produisaient principalement de l'argent et du plomb, mais aussi du cuivre. Les Ragusiens colonisèrent cette place comme ils colonisèrent toutes les autres places près des mines de la Serbie, en y déployant leur activité commerciale bien connue. Les documents, datant de l'an 1312 et 1313, mentionnent la présence d'un consul ragusien à Rudnik. Au XV^e siècle, les consuls ragusiens étaient, ordinairement, populaires (*populani*), car les nobles de Raguse préféraient alors représenter la République dans les places auprès des mines de Srebrnica, sur la Drina, et de Novo Brdo, au nord de Kossovo Polje. Parmi les débris des habitations civiles de l'ancienne place de Rudnik, on trouve aussi les ruines d'églises catholiques et d'églises orthodoxes. Déjà, en l'an 1303, on rencontre, à Rudnik, une paroisse catholique. En 1372, Rudnik se trouva sous la domi-

(1) *Op. laud.*, t. XXXVI, p. 88.

(2) *Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien während des Mittelalters*, Prague, 1879, p. 52.

nation de Nicolas Altomanović, et c'est alors que les franciscains désirèrent y fonder un de leurs couvents (*in territorio fori de Roinich (sic), spectante ad nobilem virum Nicholaum de Altamanich sub dominio regis Rasciae*).

Les faits précités nous aident à nous imaginer les échanges très actifs entre Raguse d'un côté et Rudnik de l'autre. Quelle merveille de rencontrer en Serbie, en ce temps-là, les commerçants et les artisans de Raguse visitant, avec assiduité, les foires serbes qui se tenaient ordinairement auprès des mines, des monastères et des églises célèbres, et y échangeant leurs marchandises contre les matières premières du pays. Quelquefois, sinon toujours, les artisans de Raguse arrivaient dans le pays munis seulement de leurs connaissances professionnelles et des outils nécessaires pour transformer, sur place, la matière première en objets désirés. Et cette manière d'agir était très fréquente, car le transport de certaines marchandises fabriquées était presque impossible. Les orfèvres, par exemple, ainsi que les autres artisans, n'agissaient pas autrement dans leur façon de travailler, façon si magistralement caractérisée par Georges Perrot (1) : « Je me les figure, dit celui-ci, assez semblables à ces orfèvres nomades, Valaques de naissance et originaires du Pinde, que j'ai rencontrés un peu partout en Roumélie, allant, de village en village, avec leur soufflet, leurs creusets et leurs moules, leurs ciseaux et leurs pinces, recevant, des femmes de chaque maison, ce que l'on a amassé pendant le cours de l'année; aussitôt après, allumant leur fourneau, en plein air, sur la place du bourg, puis, au bout de quelques heures, remettant à chacun son dû... » En Serbie, les chaudronniers nomades font de même encore aujourd'hui.

Après tout ce que nous avons dit jusqu'ici, l'apparition du fondeur de cloches, maître Radoje Milišić, à Gradac, ne nous est point énigmatique ni inconcevable. Car, soit qu'il fût venu à Rudnik pour se procurer les matières premières nécessaires à son métier, soit qu'il fût commandé par les colons ragusiens de Rudnik, soit, enfin, qu'il fût seulement de passage à Gradac, il eut l'occasion de s'y arrêter et d'exécuter la commande du métropolitain Nicéphore concernant les cloches de l'église de Gradac. La proximité des mines de cuivre de Rudnik facilita sa tâche.

Le grand poids des cloches qui, si elles avaient été fabriquées ailleurs, auraient dû être transportées sur des chevaux, puisque les voies carrossables n'existaient pas à cette époque en Serbie, ainsi que l'ancienne langue serbe et les lettres cyrilliques de leurs inscriptions parlent pour la fabrication de ces cloches sur la place même, à Gradac. Il ne résulte pas de cette constatation que Radoje Milišić fût installé à Gradac et qu'il y résidât. Pour l'activité d'un tel maître, Gradac offrait un domaine trop limité. Et, puisque nous trouvons Radoje, sept ans après, à Raguse, nous sommes autorisé à supposer qu'il partit aussi de Raguse et qu'il fut de passage à Gradac. La colonie ragusienne et les églises catholiques se trouvant à Rudnik, il nous est permis de supposer qu'une de leurs commandes conduisit Radoje Milišić de Raguse à Rudnik et aussi à Gradac. Radoje pouvait bien résider et exercer son métier à Raguse, sans en être originaire. On connaît bien la façon dont les artisans, originaires de l'étranger, arrivaient à devenir les citoyens des villes du moyen âge. Il est à retenir que Radoje joua, malgré son origine étrangère, un rôle à Raguse même, grâce à ses hautes facultés professionnelles.

*
* *

Les amis de l'ancienne civilisation yougoslave se réjouiront, sans doute, de pouvoir reconnaître en Radoje, fondeur des cloches de Gradac, le Radoje Milišić de Raguse, Raguse dont les archives cachent, encore, tant de secrets

(1) PERROT-CHIPIEZ, *l'Histoire de l'Art*, t. VI, p. 996.

d'un passé commun yougoslave. Quarante-trois années se sont écoulées depuis le jour où les cloches furent découvertes et, pendant tout ce temps, on ne put ajouter un seul mot sur la personnalité de leur auteur, Radoje. Les recherches sur l'ancienne civilisation serbe, proprement dite, ont été faites aussi sans grand profit, car, comme elles existaient en Serbie avant l'an 1914, elles étaient, le plus souvent, dirigées dans une fausse voie. On nous avait proposé de rechercher presque toutes les origines de l'ancienne civilisation serbe à Constantinople, sur le Mont Athos, en Syrie, en Arménie, partout ailleurs, sauf sur les bords de l'Adriatique. La politique de nos ennemis séculaires n'agissait-elle pas encore une fois en cherchant à détourner nos vues et nos aspirations légitimes du littoral de l'Adriatique? On essaya une fois de plus de nous faire oublier que l'ancien État serbe possédait des villes maritimes qui servaient de débouchés, et par lesquelles la Serbie du moyen âge communiquait avec le monde entier. On avait oublié tout cela et on s'imaginait que le maudit Sandjak de Novi Bazar, l'obstacle infranchissable pour le commerce et pour l'activité serbes, existait aussi au moyen âge. On se figurait que la Bosnie et l'Herzégovine étaient toujours séparées de la Serbie par les inconcevables caprices de l'Autriche-Hongrie, caprices qui étouffaient la pauvre Serbie d'avant 1912. Et si quelque savant serbe franchissait, tout paisiblement, la frontière du Sandjak dans le but, très innocent, d'explorer les monuments de l'ancienne civilisation serbe et leurs ruines, le fusil albanais, doré par les Austro-Hongrois, était prêt à se débarrasser de l'hôte non désiré. Les faits sont là pour le prouver, et la justice n'a pas encore proclamé son jugement.

Non, non, l'ancienne civilisation serbe est inséparable de l'ancienne civilisation serbo-croate sur le littoral de l'Adriatique. Ces deux civilisations, au moins dans le moyen âge et jusqu'à l'invasion de l'Autriche-Hongrie en Dalmatie, en Bosnie et en Herzégovine, ne font qu'une unité indivisible, telles qu'elles deviendront, aujourd'hui ou demain, malgré toutes les convoitises de nos ennemis. Le cas de Radoje, comme tant d'autres cas, nous l'annonce en nous indiquant le chemin de notre union nationale. Suivons-le inlassablement et courageusement. Car c'est le legs de notre malheureux et glorieux passé.

Paris.

M. M. VASIĆ.

Par le Sacrifice. (1)

MESDAMES ET MESSIEURS,

C'est avec la plus grande émotion que nous allons lever le rideau pour nous présenter devant vous. C'est d'abord la gratitude profonde qui nous émeut : la gratitude, car nous nous rappelons tout ce que votre chère ville a fait pour nous autres Serbes.

Ce n'est pas seulement aujourd'hui que nous gravons dans notre mémoire le souvenir impérissable de l'amicale attention dont vous nous honorez et du cordial accueil que vous nous faites. Non. Déjà, avant la guerre, nous connaissions la belle âme de votre ville. Nos officiers y venaient se perfec-

(1) Conférence faite à l'ouverture de la Matinée serbe que le Comité franco-serbe a donnée dans le grand théâtre de Fontainebleau à l'occasion de la Saint-Sava.

tionner dans l'art militaire. Et lorsqu'ils rentraient en Serbie, ils nous parlaient « de la demeure des rois », de la « maison des siècles » ; ils nous disaient combien il était doux et réconfortant de respirer dans vos forêts si semblables aux nôtres et dans lesquelles le souffle de la liberté berce les sapins éternellement verts. Ils nous parlaient aussi, avec émotion, de la fraternité et de la camaraderie françaises et, avec une vive admiration, de leurs chefs français. Ils étaient si fiers de Fontainebleau que notre pays pouvait en être jaloux.

Il sera certainement intéressant pour vous d'entendre un tout petit épisode de guerre qui vous donnera une idée de l'amour que nos officiers avaient pour votre ville et de la fierté de lui appartenir dans une certaine mesure.

Vous vous souvenez : nous avons délivré, il y a cinq ans, nos frères de la Macédoine opprimée à travers les siècles par les tyrans turcs. Les Bulgares étaient, en ce moment-là, nos alliés. Mais ils n'ont pu prendre Andrinople sans notre secours, non prévu par le traité que nous avons conclu avec eux, avant la Guerre Balkanique. Et nous autres Serbes, nous avons délivré plus de villes que ne le prévoyait le traité. Jaloux, les Bulgares, traîtres et lâches, nous attaquèrent. Cette attaque, ils l'ont préméditée, préparée. Leurs officiers, tout en sachant qu'ils combattraient contre nous, firent semblant, jusqu'à la veille de la trahison, d'être nos frères. Mais ils insinuaient que si la guerre éclatait entre les Serbes et les Bulgares, ce seraient eux, les Bulgares, les Prussiens balkaniques, qui auraient la victoire. Nos officiers, alliés francs et sincères, modestes quoique pleins de confiance en leur supériorité militaire, n'ont pas voulu répondre par des paroles. Ils ont répondu par des actes : ils ont battu les Bulgares.

Dans les montagnes qui séparent nos deux pays, à Grléni, l'artillerie bulgare, massée et cachée dans un endroit presque invisible, se croyait introuvable et invulnérable. C'est de ce point que nos ennemis voulaient percer notre front. Mais notre artillerie, renseignée par les patrouilles de nos officiers de cavalerie, découvrit l'artillerie ennemie dès le deuxième coup. Elle y fit de grands ravages. Les Bulgares furent ébranlés et la bataille à moitié gagnée.

Le colonel félicita ses hommes et ses officiers. Il adressa surtout des éloges à un lieutenant de cavalerie et à un capitaine d'artillerie qui avaient le plus contribué au succès.

— Eh bien ! mes amis, leur dit-il gaîment, nous avons battu les Prussiens balkaniques !

— Mon colonel, répondirent-ils simplement et fièrement, mon colonel, nous autres, nous sommes de l'école de Fontainebleau.

Oui, déjà avant la guerre, nous avons aimé votre ville fameuse. Nous l'aimions avec gratitude pour le bel apprentissage que nos officiers ont pu y faire sous les ordres de vos célèbres chefs militaires.

Et puis, ce sont nos élèves qui y ont trouvé, après les terribles angoisses d'Albanie, un abri sûr et paternel ! Si vous saviez tous les sentiments qui nous émeuvent quand nous entendons les cris de joie de nos orphelins auxquels vous avez rendu la gaîté enfantine ! Si vous saviez comme nos cœurs débordent de reconnaissance, quand nous entendons nos enfants dire, en leur langage franc et puéril : « Vous savez, on est bien ici. On est comme chez nous ! »

Et en passant sur beaucoup d'autres choses, comment ne pas être profondément ému de votre noble idée d'organiser cette matinée le jour même de notre plus grande fête scolaire ! Vous avez eu tant de noblesse en nous le proposant ! Vous n'avez pas voulu blesser notre amour-propre par une compassion indiscreète. En nous disant : Montrez-nous quelque chose de votre art, vous avez voulu cacher votre généreuse intention de nous faire revivre un peu de notre vie du temps de paix, un peu de la vie de chez nous. Vous avez voulu nous montrer « un petit coin bleu du ciel d'autrefois ».

Comment vous remercier pour cette idée consolante dont la réalisation restera dans nos pensées comme un rêve qu'on a vécu.

Vous tous, vous nous obligez par votre présence ; M. Dumesnil, qui est une des grandes lumières de l'aviation française, nous a trop honorés en acceptant la présidence d'honneur du Comité organisateur de la fête ; M. le Général Briant, M. l'Amiral Darbel, M. le Sous-Préfet, M. le Maire, M. le Commandant Carrier, tous les messieurs et toutes les gracieuses dames du Comité qui ont eu la bonté de patronner cette matinée, ainsi que tous les artistes français dont nous applaudirons le talent tout à l'heure, tous ont ajouté à nos beaux souvenirs celui de cette journée qui, jamais, ne se ternira.

Pour vos pensées compatissantes, pour votre accueil amical et tendre, pour le soutien moral et matériel, pour toutes vos petites et grandes gentillesses, je ne vous remercierai pas, Mesdames et Messieurs. Je ne vous remercierai pas, non parce que notre gratitude est épuisée, mais parce que sont épuisées les paroles nouvelles pour l'exprimer.

Et ce n'est pas seulement la gratitude qui fait frémir nos âmes, aujourd'hui ! C'est la crainte aussi qui cause notre émotion ! Car nous savons bien qu'il s'agit de montrer notre art dans une ville où vit la tradition des beaux spectacles. Fontainebleau a vu les superbes tragédies de votre Siècle d'or ; elle a vu Voltaire et J.-J. Rousseau faire jouer leurs pièces ; elle respire, pour ainsi dire, le passé célèbre de l'art que les grands maîtres y apportaient. Toute une pléiade de grands artistes est venue vous y faire goûter l'art divin.

Après tout cela, est-ce qu'il est possible de vous donner une matinée artistique sans craindre d'abuser de votre patience amicale ? Car nos meilleurs artistes sont morts au champ d'honneur jouant des rôles de héros, mais cette fois-ci, pour de bon. Il y en a qui ont péri en Albanie. Il y en a que leur âge a obligé à rester en Serbie pour y souffrir l'esclavage des Autrichiens et des Bulgares. Et la fleur de notre jeunesse artistique est toujours dans les tranchées, toujours prête à mourir pour la Patrie. Nous avons la crainte d'être trop imparfaits.

Mais nous connaissons votre indulgence qui se rendra compte des conditions dans lesquelles notre matinée est née et a été créée. Nous avons eu la hardiesse d'accepter votre idée de concert serbe, car nous étions sûrs que nous tous, acteurs, chanteurs, musiciens, nous serions des interprètes francs et spontanés et que l'art se dégagerait de notre spontanéité et de notre franchise. Et puis, nous tenions tant à vous faire sentir, par notre art, l'âme serbe dont vous ne connaissez que le côté héroïque ! Ne pensez pas que notre pays est guerrier pour être guerrier. Nous sommes fiers de toute la gloire dont les éloges du monde ont couvert nos succès et de nos misères qu'on dit glorieuses ; mais ne croyez pas que nous avons lutté et que nous

nous sommes battus pour la vanité de la gloire et pour la conquête des pays d'autrui. Non. Nous sommes un peuple qui, toujours, a aimé la tranquillité, le bonheur paisible, la douce paix et surtout la beauté des arts. Déjà, au XIII^e siècle, notre grand pays était couvert de monastères et de belles églises, chefs-d'œuvre d'architecture. Et, dans ces églises et ces monastères, la peinture, la sculpture sur bois, les petites veilleuses ciselées et tant d'autres objets attestaient de notre amour pour l'art.

Oui, nous avons voulu, pour nous servir des mots de votre philosophe, cultiver notre jardin; nous avons voulu le cultiver paisiblement, sans passer dans celui des autres. Ce sont les autres qui sont venus troubler notre paix; ce sont les autres qui ont voulu venir cueillir les fruits de notre travail: ce sont les autres qui ont voulu nous priver de notre liberté que nous chérissons plus que la vie même. Et notre peuple — doux, modeste, pacifique — laissait son soc pour devenir viril, guerrier, redoutable. Avec ses intellectuels, ses artistes, ses poètes, il se dressait, dans un élan sans pareil, pour défendre sa terre natale et la liberté. Il n'attaque personne; il cultive tranquillement son jardin; pourquoi les barbares viennent-ils lui voler ses biens et ses richesses nationales?

Oui, si nous sommes guerriers, c'est seulement pour nous défendre, pour défendre le droit de vivre librement. Nous ne supportons pas l'esclavage sous quelque forme qu'il soit. Nous sommes fiers de vous ressembler en cela, à vous dont les aïeux, conduits par Charles Martel, ont arrêté les barbares dans les plaines de Poitiers et sauvé la civilisation; à vous dont la Révolution a donné la pensée au monde; à vous dont les fils héroïques ont arrêté, à la Marne et à Verdun, tout un million des barbares d'aujourd'hui et empêché une monstrueuse avalanche d'écraser la liberté.

Oui, à travers les siècles, nous aussi, nous avons lutté pour la liberté. La liberté, c'est le mot chéri et sacré que les aïeux de nos aïeux ont écrit sur les drapeaux qu'ils nous ont légués. Et dans notre amour pour elle, pour la liberté, nous ne sommes pas égoïstes. Permettez-moi de nous comparer à vous, encore une fois. Pour vous, la liberté appartient à tous, aux petits comme aux grands. Un petit peuple ne doit pas être piétiné, égorgé, écrasé, uniquement parce qu'il est petite nation. Pour vous, si le droit à la liberté d'une nation est violé, la liberté de toutes les nations est en péril. Il en est de même pour nous autres Serbes; il ne nous suffit pas, non plus, de jouir seuls de la liberté; si un seul de nos frères est opprimé, toute la race est opprimée. Et toute la race se dressera crânement, vigoureusement, pour le délivrer.

Oui, c'est pour la défense sacrée et la délivrance de nos frères que nous avons combattu. Jamais pour envahir d'autres pays; jamais pour conquérir ce qui appartient aux autres.

En nous défendant et en défendant nos nationaux opprimés, en délivrant ceux qui étaient privés de liberté, nous succombions, mais nous ne périssons pas. Les efforts surhumains et les sacrifices suprêmes nous sauvaient toujours. Par les efforts et les sacrifices, nous rachetions notre liberté et la liberté de nos frères. Et il fallait souvent sacrifier la vie pour racheter la vie; il fallait souvent mourir pour vivre. La destinée a été atrocement cruelle pour notre race. Elle nous avait élevés au faite de la puissance et, au XV^e siècle, donné notre grand Empire qui s'étendait d'une extrémité à l'autre de la Péninsule Balkanique. Notre tzar Dušan le Puissant était appelé par la Byzance chrétienne à devenir son héritier. Oui, la destinée nous sou-

riait, mais pour nous accabler bientôt de grands malheurs. Notre tzar meurt. Les hordes turques surgissent de l'Asie et viennent souiller le sol européen. Tels des flots, elles envahissent les Balkans, au XV^e siècle. Notre Empire s'écroule sous les coups des Asiatiques. Nos glorieux ancêtres subissent le plus humiliant esclavage. Pendant presque quatre siècles, la liberté gémit dans nos montagnes. Mais l'esprit de la race, malgré tout, ne meurt pas et reste vivace. Au commencement du XIX^e siècle, en 1804, un simple paysan, Georges le Noir, soulève le peuple contre le tyran séculaire. Des bois de la Šumadija, cœur de la Serbie, s'élève le souffle puissant de notre révolution qui renverse le pouvoir turc. C'est à cette époque que se passe la scène que nos artistes vont représenter. Ils la joueront en notre langue, mais ils sentent si sincèrement et si profondément leurs rôles, que votre cœur les comprendra.

Oui, la Šumadija, âme de la Serbie, renversait les Turcs. Mais la Bosnie, notre séculaire Alsace-Lorraine, était enchaînée par des liens trop difficiles à briser pour que les Bosniaques puissent secourir leurs frères de Serbie et s'insurger les armes à la main. Habitant les régions de la Drina, fleuve séparant la Bosnie de la Serbie, ils écoutaient et entendaient les cris libérateurs des Serbes, mais affaiblis, épuisés, ils ne pouvaient suivre leur exemple. Tous, cependant, étaient prêts aux sacrifices les plus grands, pour se montrer dignes de leurs frères révoltés.

Lorsque le rideau se lèvera, vous verrez le grand souci de nos Bosniaques. Les kmètes, honorables quoique pauvres, chefs de village, sont venus au conseil chez leur Prince. C'est la Mère du Prince qui les accueille. L'inquiétude a envahi l'âme de cette douce vieille. Elle voit que son fils est soucieux: son front est devenu morne et son regard, toujours radieux, est assombri. Elle sait qu'il a appris qu'un redoutable Turc, Kouline-beg, a passé la Drina, est allé de Bosnie opprimée en Serbie révoltée et qu'il y a pillé les villages et capturé les jeunes Serbes, les enfants, les femmes. Mais la Mère ne connaît pas toutes les atrocités. Elle est vieille, et son fils, guerrier mais plein de tendresse pour elle, lui épargne le chagrin. Il l'éloigne pour pouvoir causer avec ses kmètes. La Mère, chancelante de vieillesse et de chagrin, entre alors dans le vieux *Konak*, palais des ancêtres du Prince. Elle y entre pour allumer la veilleuse devant l'icône et prier le Tout-Puissant de répandre sa grâce sur la tête du Prince et sur celles de ses kmètes. Elle sent que le malheur plane sur la maison de son fils.

Le jeune Prince, sage comme la vieillesse, brave comme le roi des oiseaux, est adoré de son peuple. Il apprend à ses paysans la foudroyante nouvelle: Kouline-beg a passé le fleuve-frontière, est allé en Serbie piller et ravager. Il a massacré les vieillards, brûlé les maisons, souillé les églises, capturé la pauvre jeunesse serbe désarmée, et maintenant, pour se rendre chez lui, il va traverser la principauté de Semberija.

Jamais les prisonniers et les esclaves ne passaient dans le pays de Semberija sans être libérés par son glorieux Prince. Mais aujourd'hui, les armes de l'héroïque Prince sont impuissantes contre les hordes turques. Les Turcs, cependant, vont traverser son pays et emmener les esclaves. Ni le Prince, ni le peuple ne peuvent supporter cette honte que ceux-ci passent en Semberija sans être libérés. Il faut les racheter. Mais le peuple épuisé par les impôts des janissaires est trop pauvre et le Turc demande beaucoup. Il veut trois mille ducats.

Le peuple écoute son Prince lui parler des atroces angoisses de l'esclavage, de la honte de permettre qu'on vende leurs frères et leurs sœurs et du grand tourment que ceux-ci vont subir, dispersés dans les pays étrangers et lointains. Il faut les racheter. Un des vieillards rappelle au Prince que les pauvres ne peuvent habiller la pauvreté. Mais le Prince exige l'abnégation la plus absolue. Ces pauvres paysans simberijens donnent leur obole. Ils donnent jusqu'à l'argent qu'ils gardaient pour doter leurs filles fiancées. Mais tout cela est trop peu. Une trentaine de ducats! Et le Turc en demande trois mille!

— Mes pauvres frères, dit le Prince à son peuple, vous voulez, mais ne pouvez pas!

Il leur dit de reprendre leur argent. C'est lui qui donnera tout. Les paysans refusent.

Et voilà le Beg, l'odieux Turc, qui vient au bruit de fanfares sauvages. Il a consenti à parler au Prince qui l'a supplié de rendre la liberté aux esclaves et de venir chez lui chercher la rançon. Le Turc amène les esclaves. Et de ce monde de douleurs, de ce monde se lamentant et gémissant plaintivement sur la cruauté de l'esclavage, la voix suppliante s'élève vers le Prince Ivo. C'est vers le sacrifice qu'elle va. C'est au sacrifice qu'il faut recourir pour avoir la liberté.

Ce généreux prince de Semberija, incarnation de nos vertus nationales, guerrier mais homme noble, farouchement vigoureux mais sensible à la plus légère souffrance, tant de fois vainqueur par les armes, reste puissant et grand par son abnégation superbe.

A ce que le peuple a donné, il ajoute tout le trésor que ses aïeux lui ont laissé. Le Beg ne le trouve pas suffisant. La mère du prince ajoute le collier de ducats qu'elle gardait pour la future fiancée de son fils. Le Beg ne consent pas. Le prince, alors, donne ses deux guérets; le Turc ne consent pas encore. Il a fait venir les esclaves pour les montrer au Prince et au peuple.

« Mes pauvres frères! mes tristes esclaves! » soupire le prince!

Il donne alors son vieux *konak*, palais qui a vu la naissance et la mort de ses ancêtres, nid célèbre des honnêtes princes de Semberija dont chaque brin est sacré pour lui! Et le Beg cède alors tous les prisonniers, sauf une belle esclave, Stana. Elle, jeune et vaillante Serbe, veut se sacrifier afin que les autres soient libres. Mais le Prince veut aussi la racheter. Il a tout donné. Il ne lui reste que l'objet le plus cher aux héros : ses armes! Et il les donne. Ses armes ferrées d'argent, ses armes célèbres, celles que les pères de son aïeul et de son père ont portées. Mais le Beg dit que Stana vaut davantage. Le prince lui donne alors son dolman, tous ses habits somptueux et riches et qui valent de l'or.

Le Beg ne cède pas.

Et le Prince Ivo entre dans le palais pour préparer le suprême sacrifice. Pendant ce temps, la mère du Prince, grande mère serbe qui fait boire ses enfants à la timbale de la gloire et de la souffrance, implore, supplie le Beg :

« Beg, as-tu ta mère? demande-t-elle au Turc; sais-tu ce que sont les larmes d'une mère? » Et à tout ce que son fils a sacrifié, elle ajoute le collier des larmes maternelles.

Le Beg ne cède pas.

La mère pleure encore lorsque son fils sort du palais. Solennellement, religieusement, il porte l'icône tout en or et la petite veilleuse argentée, où la petite flamme vient de s'éteindre.

Il n'y a, pour nous autres Serbes, d'objets plus chers que ces symboles du foyer. Chaque famille garde, à travers les siècles, dans sa maison, une sorte de petit sanctuaire domestique; c'est l'icône représentant le saint protecteur et tuteur du foyer et, devant elle, une veilleuse ciselée qui ne cesse presque jamais de scintiller dans le petit coin sombre et mystérieux de la chambre. Ce sont nos pénates, nos lares. Brisez notre icône, vous détruirez la maison, la famille, le foyer.

Le Prince Ivo, le noble héros, aux prises avec une force brutale, doit sacrifier tout. Il doit sacrifier même l'icône. Il la pose sur le dolman pour racheter le dernier esclave.

La mère, rigide jusque-là dans sa suprême souffrance, succombe à la douleur qu'il étouffait.

Elles gisent sur le dolman d'or, les oboles du peuple, les plus belles richesses du prince et la vie de sa mère.

Tous les esclaves sont rachetés! On a délivré les frères! Peu importent les sacrifices pourvu que la Semberija reste sans flétrissure, pourvu que les frères soient libres.

Cette pièce symbolise notre sort éternel. Pour avoir la liberté, pour avoir le bonheur paisible, pour pouvoir vivre dans la belle joie du travail



M. KOVAČEVIĆ (rôle du Prince Ivo de Semberija).

et dans la beauté des arts, il a fallu toujours se sacrifier. La souffrance et le sacrifice : voilà notre destinée jusqu'à maintenant.

Mais quand le rideau se baissera sur cette triste pièce, écrite il y a quinze ans par un auteur dont le jeune fils est mort dans la guerre actuelle, ne plaignez pas notre sort digne de pitié. Il ne faut pas nous plaindre. Ce n'est pas digne de notre fierté nationale ! Ce n'est pas digne non plus de la France héroïque ! Ne nous plaignez pas, mais continuez plutôt à nous aider et à travailler pour que nos enfants puissent naître et vivre sans redouter le retour de notre destinée, de nos angoisses. Et quand vous entendrez parler de nos aspirations nationales, souvenez-vous, je vous en supplie, que nous n'avons toujours lutté que pour nous défendre, nous et nos frères ; que nous ne désirons que ce qui est à nous, que nous ne demandons que la liberté de notre race tout entière. Souvenez-vous toujours que nous n'avons qu'un seul désir, qu'un seul but : que notre Serbie soit la digne fille et sœur de la France, de cette patrie des libertés, de cette douce patrie des patries qui, aux prises avec les ennemis de l'Humanité, triomphera de la barbarie.

A. ARNAUTOVIĆ.

L'Autriche-Hongrie et la Serbie.

Rapports politiques et économiques.

I 1804-1878.

Depuis l'insurrection de 1804 jusqu'en 1876, la Serbie a passé par différentes phases révolutionnaires pour arriver d'abord à une demi-souveraineté et enfin à sa libération complète. Comme État demi-souverain, sous la suzeraineté du Sultan, elle avait des droits garantis par divers traités internationaux.

Durant cette période, la Serbie n'a joui d'aucune autonomie politique et économique. Au point de vue du commerce international, les États semi-indépendants du Danube faisaient partie de l'Empire turc. Les capitulations étaient le fondement des droits commerciaux et politiques des sujets européens dans les Balkans. En cas de liquidation de la Turquie, la Serbie, de par sa situation géographique, se serait trouvée comprise dans la zone des intérêts de l'Autriche, bien que la parenté de race et de religion la plaçât plutôt sous le protectorat de la Russie.

Au XIX^e siècle, la Russie et l'Autriche-Hongrie, par une action commune, d'abord contre Napoléon, plus tard contre la Turquie, et d'après des traités internationaux secrets ou publics, eurent à assurer dans les Balkans leurs intérêts et leurs tendances politiques qui se sont trouvés souvent en opposition avec les aspirations balkaniques. Le réveil de la conscience nationale au XIX^e siècle et la formation des unités allemande et italienne, ont fait naître des courants nouveaux et ont amené un conflit entre l'action de la Russie et de l'Autriche d'une part et les mouvements nationaux des peuples balkaniques d'autre part. De là ont surgi des contrastes entre la politique de ces États et les engagements conclus entre eux, engagements ordinaire-

ment secrets. Les idéals de l'Autriche et de la Russie concentrés vers la conquête de Constantinople et de Salonique et vers l'héritage et l'occupation de la Turquie, se trouvèrent en antagonisme avec le réveil national et la fondation de l'indépendance des États balkaniques. La Roumanie, la Serbie, la Grèce, et plus tard la Bulgarie, s'opposèrent, par leur expansion économique et irrédentiste, aux tendances manifestées dans les traités entre l'Autriche et la Russie. Et c'est pourquoi, chez les États balkaniques, se sont produites des fluctuations fréquentes dans la politique étrangère, entre les austrophiles et les russophiles.

Les États occidentaux, surtout l'Angleterre et la France, longtemps séparés en deux camps, favorisèrent tantôt l'un, tantôt l'autre courant et, par cela même, causèrent beaucoup de troubles parmi les États balkaniques. D'autre part, l'Allemagne, guidée par Bismark, apparaissait aussi avec un but fixe et un armement méthodique pour la réalisation de ses projets. Elle trouva, dans sa politique balkanique, l'appui de trois dynasties germaniques ; et tandis que les autres puissances européennes comptaient surtout sur les sentiments de reconnaissance, la parenté de race et de religion, la nécessité d'une union entre les États balkaniques qui favoriserait leurs intérêts, l'Allemagne, au contraire, établissait à la base de son action des liens réels avec les cours des États balkaniques et amenait ainsi ses alliés au conflit d'aujourd'hui.

L'Allemagne força l'Autriche-Hongrie humiliée, affaiblie, isolée, à faire alliance avec elle. A Berlin, en 1878, elle lui ouvrit la perspective des dédommagements par l'occupation de la Bosnie-Herzégovine. Mais le problème intérieur de la monarchie dualiste, si difficile à résoudre, ne donna pas à l'Autriche-Hongrie la possibilité de réaliser ses plans. Cette monarchie, pour se maintenir, avait besoin de trop d'habileté dans tous les domaines de la politique économique, douanière, administrative, législative, commerciale, juridique, militaire, universitaire et extérieure. Ayant en vue la prépondérance des Hongrois et des Allemands, l'Autriche-Hongrie rencontra l'opposition de tous les autres peuples de son empire et, en provoquant le développement de l'irrédentisme italien, slovène et roumain, elle s'achemina vers sa propre désagrégation. Son développement économique n'a pu atteindre le degré qui correspond à sa situation géographique et à la valeur numérique de ses habitants. L'Allemagne, profitant des divers conflits de race en Autriche-Hongrie, réussit à triompher dans sa politique économique générale, non seulement sur les marchés de l'Autriche-Hongrie, mais aussi dans les Balkans qu'elle montra à l'Autriche comme un terrain de conquête et de colonisation. Durant la période qui s'étend de 1870 à 1904, l'Autriche n'a été qu'un jouet aux mains de l'Allemagne. Après le Congrès de Berlin, lorsque sous Andrassy fut inaugurée, avec l'appui de l'Allemagne, l'ère de l'expansion de la Hongrie, l'Autriche fut, dans tous ses essais, contrecarrée par l'action des Hongrois voulant assurer leur prépondérance dans la politique économique générale. La haine de race entre les Hongrois et les Slaves fut tolérée et même favorisée, surtout en Autriche. Ce sont les Magyars qui ont imposé à la monarchie les bases des traités commerciaux avec l'Europe et surtout avec les Balkans ; il en fut de même pour le trafic et pour les traités douaniers par lesquels il fut réglé. La Bosnie, l'Herzégovine, la Croatie et la Slavonie, avec le littoral dalmate, formaient une région économique pouvant créer un débouché à l'industrie austro-hongroise. La sauvegarde

de l'agriculture hongroise dut entrer pour une large part dans le protectionnisme des traités austro-hongrois. A cette tendance des Hongrois, l'Autriche superposa les convoitises de conquête des Habsbourg sur les territoires balkaniques, politique, en somme, opposée aux intérêts hongrois.

L'Allemagne, pour son hégémonie, balançait entre la dynastie des Habsbourg et les Magyars, et toutes les péripéties survenues depuis le Congrès de Berlin jusqu'à nos jours, peuvent être expliquées par les phases au cours desquelles ces deux courants furent victorieux tour à tour. C'est de ces deux courants que venaient les coups portés aux intérêts de la Serbie et des États balkaniques.

II

1878-1903.

Après 1878, après la guerre serbo-turque et la formation de la Bulgarie, la Serbie voulut manifester son indépendance par la conclusion de traités commerciaux avec un des États européens. Dans ce but, elle choisit la Grande-Bretagne. L'Autriche protesta aussitôt contre ce traité, ce qui amena la démission de M. Jovan Ristić, président du Conseil des ministres serbes. Le nouveau ministre des Affaires étrangères fit, avec la monarchie voisine, une convention secrète par laquelle la Serbie ne pouvait conclure aucun traité sans le consentement de l'Autriche (1881). Cette convention garantissait à la Serbie son intégrité et sa dynastie, mais elle la forçait à renoncer à ses aspirations sur la Bosnie-Herzégovine. Cependant, sur l'insistance du cabinet serbe, quelques changements concernant les traités commerciaux furent apportés à cette convention (1882) et, pour la forme, on reconnut à la Serbie devenue Royaume, le droit de conclure des traités autonomes.

Je dis que ce droit fut donné à la Serbie seulement pour la forme, car, de 1882 à 1906, la Serbie, en fait, ne régla ses relations de commerce international que par son traité de commerce avec l'Autriche-Hongrie. Tous les traités se greffaient sur celui-là qui, seul, contenait un tarif douanier en y ajoutant la clause de la nation la plus favorisée. Tous nos traités commerciaux comprenaient la convention sur la navigation, la convention vétérinaire, la convention sur les acquisitions de la nationalité, ainsi que des articles des capitulations turques. D'après ces traités, la Serbie était vassale de l'Autriche-Hongrie ou, pour mieux dire, de la Hongrie. Le marché où nos produits s'écoulaient, était Budapest. Toutes les marchandises importées venaient de la Hongrie et de l'Autriche. Nos importations et nos exportations dépendaient pour 90 % des marchés de la monarchie voisine. Les chemins de fer, la navigation, tous les débouchés de notre commerce extérieur, d'après des tarifs et des décisions autonomes, appartenaient à l'Autriche-Hongrie. La Serbie n'avait aucune communication directe avec les provinces austro-hongroises, telles que la Bosnie-Herzégovine, la Dalmatie, la Croatie, la Bohême. Elle ne pouvait, non plus, communiquer directement avec l'Europe, le transbordement de nos marchandises se faisant à Pest et à Vienne. La Serbie n'avait pas non plus de relations avec les États balkaniques, d'abord pour des raisons purement politiques, mais aussi parce que les productions naturelles de ces pays étaient d'une nature telle qu'elles ne pouvaient donner lieu à un commerce plus intensif. Faute de moyens de communication dans les Balkans, à l'établissement desquels l'Autriche s'était

toujours montrée hostile, la dépendance de la Serbie par rapport à l'État voisin était encore augmentée.

Cependant, d'après le Congrès de Berlin, on fut obligé de relier Belgrade à Constantinople via Sofia. La jonction de la Serbie à Salonique fut réalisée beaucoup plus tard. Pour augmenter l'importance de Fiume, port hongrois, on éleva constamment des obstacles à l'établissement de tout ce qui aurait favorisé le commerce de Salonique : quais, bourses, raccordement du port aux gares, etc. On ne permit pas non plus la construction d'aucune voie ferrée transversale qui aurait donné à la Serbie un débouché sur la mer Adriatique. Sur le littoral de cette mer, tous les ports dalmates virent leur importance diminuée. Il en fut de même pour Trieste, tandis qu'on empêchait la création de tout port susceptible de concurrencer Fiume, soit sur le littoral austro-hongrois, soit sur la côte monténégrine, albanaise ou grecque.

Toutes ces mesures avaient leur répercussion sur l'expansion et le développement économiques de la Serbie. Notre pays, d'une superficie de 48.000 kilomètres carrés et d'une population d'environ 3 millions d'habitants, d'après le recensement de 1906, entravé dans ses décisions, était très faible au point de vue économique. Nos ressources agricoles, industrielles et fiscales rapportaient à peine 80 millions de dinars au budget de l'État. Nos exportations n'atteignaient pas 75 millions et nos importations variaient de 60 à 65 millions de dinars. La Serbie, après ses emprunts pour la liquidation des guerres de 1876-1878 et de 1885, et après l'établissement de la voie ferrée de Belgrade-Vragné et Belgrade-Pirot ne pouvait, au moins pendant une vingtaine d'années, contracter nulle part le moindre emprunt nouveau. Le budget, d'ailleurs restreint, avait à supporter, d'année en année, un plus grand déficit; pour l'équilibrer, nous fûmes obligés de faire des emprunts provisoires à court terme, au taux d'intérêt de 20 à 30 %, à Vienne et à Berlin.

La Serbie, dans ces malheureuses conditions de développement, n'intéressait personne en Occident et la Russie faisait peu de chose pour lui venir en aide. On essaya toutefois de la délivrer de l'Autriche-Hongrie, mais on ne rencontra pas assez d'énergie dans la dynastie des Obrenović, pas plus qu'on ne trouva l'appui suffisamment assuré de quelque grand État européen. A cette époque, nos alliés d'aujourd'hui ne voyaient pas encore clairement le problème que la guerre européenne de 1914 a posé. Beaucoup d'entre eux étaient indifférents et même hostiles à notre émancipation, comptant que la Serbie affaiblie rentrerait un jour dans les frontières de l'Autriche-Hongrie, et en même temps dans la sphère des intérêts et des combinaisons de l'Allemagne. Pour cette tentative de libération, la Serbie ne pouvait s'adresser à aucun des États balkaniques, ceux-ci se trouvant aussi dans une phase de développement très difficile à cause du conflit entre leur expansion naturelle et leur dépendance des dynasties allemandes qui, d'après un plan méthodique, travaillaient au triomphe des idées d'hégémonie germanique.

Le premier des États balkaniques qui s'éleva contre la méthode austro-hongroise dans la politique commerciale et économique, fut la Roumanie qui, pendant les dix dernières années du XIX^e siècle, engagea contre elle une véritable lutte économique. Cette lutte fut pour la Serbie une révélation de la route qu'elle devait suivre. Mais encore, il fallut attendre, et nous

ne nous sommes acheminés dans cette voie qu'en 1906, lorsque les circonstances furent favorables à la fois dans notre pays et en Europe.

III
1903-1912.

L'alliance de l'Allemagne, de l'Autriche et de l'Italie ne fut contre-balancée que par l'alliance de la France et de la Russie. La situation anormale de l'Italie dans cette alliance des empires centraux fit que son antagonisme national et économique eut une influence heureuse sur le développement autonome des Balkans. L'entrecroisement des intérêts de l'Italie et de l'Autriche-Hongrie dans l'Adriatique contribua à ce que la première de ces puissances encouragea tous les essais d'émancipation économique de la Roumanie et de la Serbie. L'Angleterre, éloignée de toute alliance, suivit toujours pas à pas sa politique traditionnelle, s'élevant pendant longtemps contre toute expansion russe en Europe et dans les Balkans et favorisant tous les courants de la politique anti-russe, surtout en Bulgarie, en Roumanie et en Grèce. Après la guerre russo-japonaise, la politique anglaise change et il se forme un nouveau courant pour l'isolement de l'Allemagne. La politique d'Edouard VII se couronna, à la veille de la guerre européenne, par une entente entre l'Angleterre et la France. De ce fait, l'alliance franco-russe fut renforcée.

L'isolement de l'Allemagne montra alors clairement les intentions de l'Autriche-Hongrie et sa politique de conquête vis-à-vis des Balkans en général, mais surtout, en premier lieu, vis-à-vis de la Serbie. Une fois le terme du traité commercial entre la Serbie et l'Autriche-Hongrie échu (1904), l'Autriche, se basant sur les méthodes anciennes, entreprit de rattacher des stipulations politiques aux conditions des transactions purement commerciales. C'est pourquoi, à la fin de l'année 1905, elle demanda à la Serbie de renoncer à un traité préliminaire d'alliance douanière avec la Bulgarie afin qu'elle pût commencer aussitôt avec elle les négociations d'un traité. Après un changement de cabinet et le refus par la Serbie de signer une convention avec la Bulgarie qui, par des publications prématurées de cette convention, avait rendu difficile la situation internationale de la Serbie, celle-ci, en mai 1906, entama avec l'Autriche des pourparlers qui furent interrompus au bout de deux mois ; et le pays, qui n'était réglé par aucun traité, fut presque amené à une guerre économique avec la monarchie voisine. La conclusion du traité fut surtout empêchée par ce fait que la Serbie ne voulait pas accepter la stipulation que toutes les commandes de fournitures militaires seraient faites en Autriche.

Dans cette lutte économique, difficile et rude, que la Serbie eut à supporter, elle fut soutenue par tous ses amis d'aujourd'hui et en particulier par l'Italie alors membre de la Triplice. Trouver de nouveaux marchés et de nouveaux débouchés pour son exportation fut chose difficile pour elle, et des crises assez graves se produisirent dans cette nouvelle situation.

Le point essentiel était que la Serbie réussit dans ses tentatives et que, via Salonique et Sulim, elle eût accès à de nouveaux marchés sur la mer Méditerranée, en Asie Mineure, en Egypte, en Grèce, en Italie, en France, en Espagne, et qu'elle trouvât le moyen d'avoir des communications directes avec la Belgique, l'Angleterre, la Suède et la Norvège, sans passer par Pest ou Vienne.

La Serbie, au cours de cette lutte, fut aidée par la France de 1906 à 1912 en tout ce qui touche les emprunts et les crédits. Jusqu'à la veille de la guerre balkanique, la Serbie fit à Paris deux emprunts nationaux : l'un de 95 millions et l'autre de 150 millions de dinars, et enfin un nouvel emprunt de 60 millions réalisé par « l'Uprava Fondova » (Crédit foncier).

Après deux ans d'un effort pénible, de 1906 à 1908, et jusqu'à la veille de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, la Serbie entre dans une période de relèvement politique et financier. Les budgets de l'État se soldent par des excédents. Et c'est ainsi que, à la veille de la guerre contre la Turquie en 1912, la Serbie avait une encaisse de 40 millions de dinars. Les exportations se montent à plus de 200 millions. Le nouveau matériel des chemins de fer et les approvisionnements en armement s'élèvent à 240 millions de dinars. La Serbie, à l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, entre dans l'alliance g éco-bulgare, économiquement forte et parfaitement armée pour l'action militaire qui se termina bientôt avec succès.

De 1906 à 1912, la Serbie, après une lutte économique qui dura environ quatre années, parvint à conclure un traité avec l'Autriche ou, pour mieux dire, une convention vétérinaire qui, auparavant, constituait la partie essentielle de son traité. D'après les stipulations nouvelles, la viande fut préparée dans nos abattoirs et c'est de là que se faisait directement l'exportation de tous les produits. Cette nouvelle condition sauvegarda les éléments de notre développement industriel et nous laissa la liberté de prendre des décisions sur toutes les questions d'économie nationale. La navigation serbe, la police vétérinaire, le trafic avec les autres États balkaniques et européens ne subirent plus de contrôle comme auparavant.

C'est alors que se forme en Serbie la première banque privée franco-serbe qui, par son crédit, aida le commerce et l'industrie serbes. Jusqu'à la fondation de cette banque, le crédit serbe était exclusivement entre les mains des filiales des banques austro-hongroises. A l'époque de la lutte économique avec l'Autriche, un changement total se produit dans nos exportations et importations et dans nos relations commerciales avec l'Angleterre, l'Italie et les autres pays. Pendant cette lutte, les exportations et importations se font d'après un tout autre pourcentage. Dans leur répartition, l'Autriche-Hongrie qui venait au premier rang, cède sa place à l'Allemagne et n'arrive qu'au cinquième rang ; nos exportations et importations avec ce pays atteignent à peine 30 %. Aucun pays n'atteint la proportion de 90 %, à laquelle autrefois l'Autriche-Hongrie était parvenue. Les relations de la Serbie et des États balkaniques en ce qui concerne le trafic commercial, les communications et le crédit, sont aussi radicalement transformées. Les relations de la Serbie avec la Roumanie, la Bulgarie, la Turquie et la Grèce, relations autrefois presque sans importance, se renouent plus étroitement et peu à peu deviennent plus solides. La navigation et les chemins de fer des pays balkaniques jouent un grand rôle dans les exportations et importations de la Serbie.

A cette époque, surtout après l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, on commence à travailler à la création de relations économiques plus suivies entre la Serbie et la Bulgarie, la Serbie et l'Italie, la Serbie et la France. Des comités économiques indépendants formés entre la Serbie et les États sus-mentionnés, devançant les ententes politiques qui préparent l'alliance balkanique sous le protectorat de nos alliés d'aujourd'hui. Après l'annexion

de la Bosnie-Herzégovine se pose à nouveau la question de la construction du chemin de fer adriatique et la création d'une navigation maritime serbe, avec l'appui de la législation d'un des États alliés qui était le mieux disposé à notre égard.

IV

1912-1914.

En dehors des entreprises manifestes de la part de l'Autriche-Hongrie contre la Serbie et son indépendance économique, et en dehors de l'attente en vue de s'emparer également d'elle au point de vue politique, de nouveaux événements se produisent à partir de 1908, préparés évidemment à Berlin et arrangés sans le concours de l'Autriche. La révolution des Jeunes Turcs a pour effet de développer l'influence allemande à Constantinople, influence qui y était déjà très sensible. Tout ceci eut pour contre-coup la création de l'alliance balkanique de 1912. Au mois de septembre de cette année, les royaumes de la péninsule balkanique entrent en guerre contre la Turquie, alors que l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie n'étaient pas préparées pour s'élever contre ce conflit. La victoire des alliés et la disparition presque complète de la Turquie d'Europe firent sentir à l'Allemagne la nécessité urgente d'une guerre européenne.

Déjà, au début de la guerre balkanique, l'Autriche qui s'attendait à une défaite de la Serbie, fut surprise par nos succès et chercha, à diverses reprises, un prétexte pour une intervention, en opposant plusieurs fois son veto: d'abord à l'occasion de l'affaire Prohaska; ensuite, au moment où notre armée se trouvait sur les bords de l'Adriatique et, enfin, lors de l'occupation de Scutari. Comme nous évitions de notre côté de provoquer un ultimatum, l'Autriche-Hongrie s'efforça de trouver en Bulgarie un terrain favorable où elle réussit à détruire l'alliance balkanique, en flattant les Bulgares dans leur mégalomanie pour leur hégémonie dans les Balkans. Elle exprima alors clairement qu'elle ne considérait pas le succès de la Serbie comme un fait accompli. L'Allemagne qui, dans sa politique, se sert d'une tout autre méthode, trancha la discussion à Bucarest en 1913, et ne prit pas en considération les remarques des Autrichiens et des Russes.

Deux mois après la paix de Bucarest, la révolte des Albanais donna à l'Autriche-Hongrie l'occasion de protester contre la Serbie. Le Gouvernement serbe se retira, ne voulant point être cause d'un conflit. Lorsqu'on s'occupa de la question du rachat des chemins de fer turcs dans les régions libérées, l'Autriche fit encore tout son possible pour provoquer sur cette question, qui n'est nullement en elle-même une question politique, un conflit avec la Serbie. L'Autriche opposa aussi son veto à la convention serbo-grecque faite pendant la première partie de l'année 1914, et demanda à la Grèce de lui appliquer la clause de la nation la plus favorisée et, d'après le sens de cette convention, tout ce qu'elle avait accordé à la Serbie. Naturellement, selon l'ordre des choses, les exigences de l'Autriche étaient illusoires, puisque le principe même de ladite convention sur les règlements vétérinaires se rapportait à l'importation et à l'exportation du bétail et des produits dérivés via Salonique et ne pouvait s'appliquer dans aucun cas au commerce extérieur de l'Autriche via Salonique.

L'Autriche-Hongrie, cherchant à tout prix un prétexte pour provoquer un conflit avec la Serbie, n'attendait avec impatience qu'un attentat comme

celui de Sarajevo, en juin 1914. Aidée par l'Allemagne, elle se hâta de déclarer la guerre à la Serbie, car les succès de notre pays dans la guerre balkanique avaient exalté tous les peuples opprimés d'Autriche et surtout ceux de notre race. Jamais les revendications pour les droits des peuples slaves ne furent plus fortement exprimées qu'après le succès de la guerre balkanique. L'Allemagne, de même, s'empessa d'entrer en guerre, car la mort du duc Ferdinand, prince héritier autrichien, lui avait enlevé un de ses aides les plus précieux pour ses conquêtes territoriales. D'une part, l'isolement de l'Allemagne; d'autre part, le réveil démocratique fortifiant l'idée d'une alliance chez les petits peuples et les armements des grandes puissances rivales faisaient que chaque jour différé était pour l'Allemagne un combat perdu. L'appétit austro-allemand et la crainte de se trouver un jour devant des rivaux mieux préparés, ont provoqué les déclarations de guerre à la Serbie, à la Russie et à la France. Les pronostics de l'un et de l'autre État n'ont pas été exacts et avec nos alliés, malgré toutes les péripéties que nous avons traversées, nous nous trouvons à la veille d'un heureux dénouement.

La Serbie, de la fin de 1912 à juillet 1914, époque à laquelle éclate cette guerre mondiale, n'avait pas eu le temps de consacrer tous ses efforts à la réglementation des rapports politiques, financiers, économiques dans les régions libérées.

Le premier budget établi pour la Serbie agrandie ne pouvait pas être exécuté en son entier au cours de l'année en exercice, puisque la moitié de l'année 1914 s'est passée en guerre. Selon le projet budgétaire pour la Serbie agrandie, ce pays qui comprenait une superficie de 82.000 kilomètres carrés et une population de 4 millions et demi d'habitants, aurait eu un budget de 232 millions de dinars; 100 millions de dinars, moins l'amortissement des dettes, étaient destinés aux régions libérées. On comptait sur un bilan commercial de 350 à 400 millions de dinars pour les importations et les exportations. La richesse de la Serbie agrandie s'élevait à 8 milliards, y compris les capitaux immobiliers, le bétail, les outils et autres valeurs.

On élaborait de grands projets d'étude pour le développement des voies ferrées dans l'ancienne et dans la nouvelle Serbie. On s'occupait surtout de la construction de voies aboutissant au port éventuel sur l'Adriatique, port dont la création avait été reconnue par la Conférence de Londres, mais dont l'établissement fut empêché par la guerre européenne.

On prit des mesures pour liquider les guerres de 1912 et 1913, et pour compléter l'armement. Par un emprunt de 250 millions de dinars, conclu au mois de juillet 1913, on finit une partie de ces travaux et on commença des négociations relatives aux chemins de fer et à l'armement. De même on fit, sous la forme du crédit hypothécaire, des emprunts s'élevant à 30 millions de dinars en vue d'améliorer l'industrie agricole.

La Serbie, surprise au cours de ses travaux en 1914, entre mal préparée dans cette guerre qu'on lui imposait. Se trouvant au côté des grandes nations, ses alliées, la France, l'Angleterre, la Russie, elle put, durant cette lutte, se renforcer, s'armer et parer aux assauts jusqu'à la fin de l'année 1915. Elle ne succombe que sous les coups communs des deux empires et du royaume de Bulgarie, son rival séculaire.

Kosta STOJANOVIĆ,
Ancien ministre du Commerce, député.

CHRONIQUE POLITIQUE

Quelques réflexions sur la paix maximaliste.

On peut considérer la guerre européenne comme terminée sur le front oriental. Le Gouvernement des commissaires du peuple, ou, pour parler plus exactement, celui de Lénine et de Trotski, s'est soumis aux conditions que les puissances centrales lui ont imposées sous forme d'un ultimatum qui ne souffre même pas de réplique. La Roumanie aussi est sommée d'une manière également péremptoire d'entamer les pourparlers, et il n'y a aucun espoir, pour le moment au moins, qu'elle puisse se dégager de l'étreinte où la quadruplice la tient serrée comme par des tenailles.

Si l'on affirmait que c'est avec la Russie que les Allemands et les Autrichiens ont conclu la paix, on risquerait une formule qui ne contiendrait qu'une apparence de vérité. Actuellement, il n'y a pas de Russie. Par suite du chaos qui règne dans ce pays depuis bientôt un an, les principaux liens nationaux et sociaux se sont relâchés peu à peu et commencent à se rompre, l'un après l'autre. Il s'y opère, à nos yeux, un processus de désagrégation et de déliquescence par lequel ce grand organisme, naguère si solide, se dissout et s'émiette. Nous assistons à un spectacle unique dans le monde moderne : un État, formé au cours de longs siècles par une marche progressive vers l'unité, retourne maintenant, en accomplissant une évolution inverse, à son point de départ par la disjonction des parties dont il se compose. Ce qu'il faut encore noter, c'est que dans ce phénomène extraordinaire qui se produit inopinément, la volonté des hommes fut aidée par la force des choses et la puissance des faits, sous la pression, en quelque sorte, dirait-on, des lois naturelles impossibles à prévoir et à changer. La Russie d'aujourd'hui ressemble à un Titan qu'une main invisible aurait lancé à travers l'espace et qui roulerait, grâce à son poids formidable, avec une vitesse vertigineuse vers un abîme insondable.

Dans cette course à l'inconnu, la paix allemande que la République des Soviets n'a même pas le droit de discuter n'est qu'un accident sans grande portée pour la situation internationale, puisqu'elle n'apportera, dans les circonstances actuelles, aucun changement sensible à un état de choses qui, de fait, existe déjà depuis de longs mois. Au point de vue de la guerre, la Russie a été mise « hors de service », selon la juste expression de Lloyd George, depuis le début de la Révolution.

* * *

A cette ancienne Russie qui disparaît si vite, deux hommes se sont substitués par un coup de force et, de prime abord, ils se sont arrogé le droit d'incarner à eux deux et en leurs personnes l'État lui-même, en se mettant, en même temps, à l'œuvre pour le détruire. Ces deux hommes-là ont institué une dictature plus oppressive que celle du tsarisme, ayant pour but l'anéan-

tissement de cette même société, dont le sauvetage leur a fourni le moyen de s'emparer du pouvoir. Pour achever le paradoxe, ce sont eux deux, Lénine et Trotski, qui, au nom de la démocratie du monde entier, ont étouffé la voix de ce même peuple d'où ils sont issus, et qui, en invoquant le principe que chaque nation doit disposer librement d'elle-même, ont livré la Russie à la volonté des Allemands. Lénine et Trotski, enfin, en poussant à la paix à tout prix, avec l'étranger, ont suscité à l'intérieur la guerre civile sans merci parmi leurs propres concitoyens. Grâce à eux, la Révolution née des désirs d'affranchissement de l'absolutisme et de conquête de la liberté, soulevée par la magnifique mais stérile éloquence de Kerenski, arrive à la servitude allemande et à l'anarchie sanguinaire.

* * *

Mais, cette politique de l'abandon complet de la personnalité morale que les deux chefs maximalistes ont forcé le peuple russe de subir, n'aura probablement aucune influence sensible sur l'issue finale de la guerre; il est un autre domaine dans lequel leur action néfaste se fera sentir plus longuement et laissera une empreinte plus profonde. Lénine et Trotski ont compromis, comme à dessein, les idées les plus nobles dont l'humanité s'enorgueillit. Ils ont jeté le discrédit sur les principes les plus hauts qui doivent servir de base à la société nouvelle. Ils ont souillé les rêves les plus généreux des penseurs, des théoriciens, des hommes d'action, de tous ceux, en un mot, qui attendaient de la révolution sociale la réparation des injustices, l'écrasement de l'empire de la force et l'inauguration du règne du droit.

On voyait auparavant la source de tout le mal dans la corruption et la faiblesse du tsarisme, c'est pourquoi on salua avec joie sa chute et on accueillit avec foi l'aurore du régime révolutionnaire. Et voilà que les maîtres qui détiennent actuellement les destinées de la Russie s'efforcent de détruire toute illusion et toute espérance, en rejetant leur pays de plusieurs siècles en arrière vers les ténèbres du moyen âge, en abandonnant la doctrine et la réalisation de toutes les idées réformatrices prêchées par les grands apôtres russes, tels que Kropotkine et Plekhanoff, qui, maintenant, sont bafoués et persécutés par eux.

* * *

Le régime maximaliste n'aura servi qu'à fortifier et étendre l'impérialisme allemand et le junkerisme prussien, beaucoup plus lourds à supporter et plus dangereux, pour tous les peuples de l'Europe, que ne le fut, pour les Russes seuls, le despotisme des Romanoff. Et cette expérience malheureuse retardera certainement la marche du progrès et fera douter de la vertu des révolutions sociales.

Lénine et Trotski ont déclaré comme « bourgeois suspects » les socialistes les plus avancés. Ils en profitent pour préconiser l'extermination de tous ceux qui ne se rangent pas parmi leurs partisans aveugles et soumis. Il en résulte une inégalité des classes aussi criante que celle qui existait sous les monarchies les plus rétrogrades de l'ancien temps. Le partage des terres, sous leurs auspices, s'est transformé en pillage dont souffrent autant les paysans que les riches propriétaires. La fermeture des usines et des ateliers a jeté dans la rue des milliers d'ouvriers restés sans travail et sans

salaires. La liberté individuelle est à la merci de la garde rouge, qui n'est qu'une armée de mercenaires constituant la garde du corps pour la sécurité des grands chefs de l'Institut Smolny. Ce sont les points principaux des réformes qu'ils ont réalisées jusqu'ici. Ils sont complétés maintenant par les conditions de paix dictées par von Kuhlmann.

* * *

La Révolution russe, par sa déviation et par sa dispersion dans une agitation malfaisante à l'intérieur et sa soumission servile à la force brutale à l'extérieur, telle qu'elle est maintenant, fixe une étape de régression et se présente comme un modèle et une leçon à rebours. Cette démonstration expérimentale aura seulement ceci de bon que l'humanité en profitera à l'avenir pour éviter et rejeter tout ce qu'elle aura amené à la surface de néfaste et de malsain. Mais ce n'est pas le seul résultat négatif auquel aura abouti l'aberration criminelle des maximalistes.

Le monde slave entier en portera le contre-coup douloureux. Si l'on excepte les Bulgares qui se sont mis eux-mêmes aux bans du slavisme, tous les autres Slaves se trouvent maintenant sous la domination directe ou indirecte de la race germanique. Aux Polonais, aux Tchéco-Slovaques, aux Yougoslaves, déjà soumis aux maîtres étrangers, sont venus se ranger les Russes. Lénine et Trotski, ayant ouvert les portes de la Russie aux Allemands et aux Autrichiens par l'acceptation de toutes les conditions de la paix imposée, les Ukrainiens les appelant à l'aide et demandant leur protection, les ont laissés pénétrer au cœur même de leurs pays et se sont livrés, les poings liés, à leur influence. Et celle-ci sera d'autant plus réelle que les vainqueurs se sont assurés des avantages économiques énormes, des profits industriels et commerciaux incalculables.

Voici donc le point final où les maximalistes ont abouti : au lieu de réaliser le principe de la liberté des peuples et le droit de disposer d'eux-mêmes, ils ont aliéné leur propre indépendance et réduit toute la race slave à l'état d'esclavage.

Cette paix de Brest-Litovsk est une œuvre d'usurpateurs du pouvoir et de faux mandataires. Le peuple russe n'y a pas pris part et ne l'a pas confirmée par ses véritables représentants. Il a acclamé la Révolution au commencement comme libératrice de tous les peuples ; il doit se ressaisir et diriger la Révolution au service de l'humanité, ce qui est sa vraie mission.

K. KUMANUDI,
professeur à l'Université de Belgrade.

NÉCROLOGIE

Rista Vukanovic'.

(1873-1918.)

Parole sur la tombe du peintre nationaliste.

...On nous a chassés du libre sol natal et dispersés dans les pays étrangers. Si amicaux qu'ils soient, ils sont étrangers. Dans un combat inégal et glorieux et dans les sauvages contrées des Arnauts,



sont morts et sont tombés nos pères, frères et fils ; mères, sœurs, épouses se lamentent et meurent dans le désespoir le plus cruel, à la merci de l'ignoble adversaire. Combien de camarades et de chers amis nous laisseront après un salut éphémère de la mort d'Albanie. Et combien de ceux qui sont sortis du labyrinthe des périls, attendent le jour proche où ils se trouveront devant une nouvelle, sûre mort. Car, avec ses dernières vagues, notre armée, harassée et décimée, à peine ressuscitée, est de nouveau en proie à l'insatiable Moloch. Et nous autres, clairsemés tels les soldats des compagnies détruites, nous sommes aux prises avec la vie même,

à la vie ou à la mort. Dans un vers lapidaire, un de nos poètes a trouvé l'expression la plus cruellement vraie de notre vie d'aujourd'hui, tragique comme les anciens mythes.

Dieu! conserve la force nationale,

dit ce cri de désespoir perçant, et se lamentant :

Dieu! conserve la force nationale:
Tous les jours s'éclaircissent nos rangs.

Cette simple et impitoyable vérité, comme nous la sentons encore plus douloureusement aujourd'hui, quand la terre va nous prendre le corps de notre cher artiste; aujourd'hui, quand il nous faut être surhumainement forts pour nous consoler par cette pensée que c'est le souvenir qui doit nous être plus cher que la présence physique.

Oui, tous les jours s'éclaircissent nos rangs. Chaque jour nous arrache un de nos chers et estimés. Chaque jour, notre douleur devient plus grande, et nous vivons déjà la souffrance qui serre trop le cœur pour que les larmes ne tarissent pas. Notre douleur est devenue sèche de larmes et elle n'a pas de paroles. Nous vivons la plus grande souffrance, celle qui est muette.

Et si — avant de dire notre triste dernier adieu au peintre décédé — nous parlons, ce n'est pas pour exprimer notre tristesse.

Notre tristesse serait inexprimable, même si la mort de Vukanović n'était pas un noir anneau de plus dans la chaîne de mort, qui, de nos jours, encercle de plus en plus impitoyablement notre race; sa mort seule aurait crispé de douleur les cœurs de tous ceux qui savent combien nous sont chères les vies de nos artistes.

Mais combien doit-elle être triste cette mort venant après tant de cimetières que nous avons semés dans tous les Balkans, dans quelques mers, dans les pays qui nous ont embrassés dans notre exil, dans les vastes espaces de la Russie et sur le sol — si lointain et si étrange pour nous! — de la Cité africaine. La mort de Vukanović vient au temps où un nouveau chagrin suit un ancien; elle vient aux jours où nos pleurs pour notre pauvre poète Dis, qui dort l'éternel rêve au tréfonds de l'Adriatique, ne sont pas encore étouffés; elle vient aux jours où nos larmes sur le tombeau de notre jeune, beau Bojić, sont encore chaudes.

En notre douleur pour toi, Maître, viennent affluer toutes les autres tristesses. Ainsi que la coupe de notre souffrance, la coupe de notre tristesse a débordé. Pour regretter, nous ne trouvons pas de parole. Et même si nous en trouvions, notre chagrin est trop grand pour que nous puissions les dire. Ainsi nous te pleurons dans les profondeurs de nos âmes meurtries, nous te pleurons par la plus profonde tristesse, celle qui est muette.

Si nous parlons, c'est pour essayer — malgré la destinée et toutes nos angoisses — de suivre ton exemple, d'être patriotes, de prouver que nous sommes les dignes héritiers de ces stoïques que nul désastre n'a abattus. Nous voudrions, par une sorte de recueillement devant ton tombeau, montrer que nous sommes des enfants de cette race qui — jetée dans l'abîme où d'autres périssent sans retour — retombe toujours sur pied. Nous voudrions suivre ton exemple. Car, jusqu'à ton dernier soupir, ta plus chère et plus fréquente pensée, ne fut-elle pas — malgré l'infirmité de ton corps — pleine d'espoir national et d'ardeur patriotique? En dépit de toute notre débâcle, n'as-tu pas porté dans l'âme le désir de guérir pour entreprendre ta grande création, ton œuvre méditée: *la Victoire serbe*?

Oui, enfant de Bugovina, ville herzégovienne, de ta plus tendre enfance jusqu'à ton dernier jour, tu as été animé de nationalisme. Fils de cette Herzégovine où chaque rocher respire la nostalgie de la liberté, tu n'as pu

rester dans ton pays, car il était esclave. La liberté nationale et l'amour pour l'art t'ont emmené dans la libre Serbie et dans la grande Mère Patrie slave, en Russie d'autrefois. C'est ayant bu à ces sources nationales non troublées que tu es parti vers les astres de l'art.

A Munich, dans les pinacothèques où le Passé est fixé sur les toiles des grands maîtres de la Renaissance, dans cette ville de peintres où les morts et les contemporains vivent sur les portraits, — tu as fait ton apprentissage artistique. Mais dans cette ville étrangère, tu n'as pas oublié ta nation. Ton premier grand ouvrage t'a valu la mention honorable des professeurs de l'Ecole des Beaux-Arts de Munich, 1896. Et cette œuvre n'était autre que l'image symbolisant le glorieux et calamiteux passé serbe, l'image du *Chantre national*. Tes professeurs y ont vu certainement l'harmonie et la sûreté des traits, des lignes et des couleurs par lesquels tu as fixé le visage de notre chantre; ils ont vu là l'expression adéquate et l'excellente anatomie de la main qui tient la guzla et la très intéressante « ressemblance », comme vous autres artistes l'appellez. Leurs louanges allèrent à l'artiste. Ils n'ont pu s'apercevoir que c'était le fils de l'Herzégovine qui avait senti et créé le *Chantre*, que c'était le futur artiste nationaliste qui, à travers l'art, célébrera et défendra son pays. Ils n'ont pu se douter que ce symbole serbe serait en même temps le symbole de la plus grande partie de ton activité. Même, nous autres Serbes, nous ne nous en rendions pas compte. Aujourd'hui quand la guerre a mis le nationalisme au premier plan, quand elle en a fait la vertu des vertus, ton *Chantre* (1) se dresse avec plus de relief dans ton œuvre artistique. Autour de lui, tu as mis une suite de personnages de notre belle histoire. Comme nos poètes, tu as aussi chanté la plaine de Kosovo, les montagnes des insurgés et l'idée yougoslave.

Les Janissaires (2), premier essai d'une grande composition, n'ont pas démenti le peintre du *Chantre*. Une admirable harmonie entre la préoccupation purement artistique et l'aspostolat nationaliste règne dans ce tableau. L'indifférence de l'artiste qui peint les tyrans et leur force brutale n'est qu'apparente. Au fond, cette œuvre cache une révolte, et, discrètement, s'en dégage la vigoureuse protestation d'un peintre révolté contre la férocité dont son pays avait eu à souffrir.

Les Premières Victimes, que Vukanović a terminé encore tout jeune en 1899 et la *Prière* (1904), triptyque où vit l'idée de notre race de trois religions mais d'une seule nationalité (3), ne sont pas moins des expressions d'un sentiment national.

Vukanović excellait dans les portraits. Il était notre meilleur portraitiste. Dans la vie de notre peinture, il marque par ce genre la date la plus importante (4). Ses portraits étaient exposés dans plusieurs salons étrangers, et partout ils valaient à leur auteur de belles reconnaissances. Parmi tous, avec

(1) Acheté par le musée de Belgrade.

(2) Vukanović travaillait à ce tableau dans l'Ecole de la composition de l'Académie des peintres à Munich de 1896 à 1898. On lui décerna la médaille d'argent, le plus grand prix de ladite Académie. *Les Janissaires* furent exposés dans plusieurs salons européens.

(3) Aujourd'hui dans le musée de Zagreb.

(4) Il résout le problème du portrait d'une façon des plus intéressantes. Ayant trouvé l'expression la plus caractéristique de l'objet, il la reproduit sur le tableau en concentrant la lumière sur une partie du visage et en laissant le reste du portrait dans une demi-ombre de couleurs chaudes et foncées. C'est cette lumière partant du fond ténébreux et tendant, pour ainsi dire, à sortir du tableau qui donne l'impression de l'état d'âme du modèle. Outre les portraits mentionnés, notons encore le *Portrait du Peintre*, *Portrait du Professeur*, *Portrait de Mme la Générale* qui est dans le Musée de Sofia, etc.

le *Portrait de Mme Vukanović*, le meilleur semble être celui où le peintre a mis cette intime inscription : *Ma Mère*.

Ainsi que Meštrović l'a fait en pierre, Vukanović a fixé sur la toile les traits de la mère serbe, de la grande mère serbe qui allaite d'orgueil ses enfants et qui les sacrifie à la Grandeur en étouffant la douleur et en restant sans cri, quoique avec la mort au cœur.

La vieille, forte mère que les ailes de cygne ont portée à la plaine de Kosovo pour qu'elle voie, sans défaillir, ses neuf Jugović tombés morts; la mère macédonienne de Prilep qui inspirait à son fils, l'indomptable géant Marko Kraljević, l'amour sacré pour la divinité de justice; la vieille de Zvornik en Bosnie qui a appris à son fils, le généreux prince Ivo de Semberija, que c'est seulement par son propre sacrifice qu'on rachète la liberté de ses frères; la mère de Lazare de Prizrend qui renie son propre fils mort pour sauver le pays; la modeste Dalmate en marmotte qui a éduqué le génie nationaliste (1); toutes ces mères — quoique œuvres artistiques et littéraires — sont vraies, prises dans la vie. Et elles sont notre gloire nationale. Et la gloire est d'autant plus grande que des vertus divines vivent dans ces femmes si modestes, si paisibles, dans ces êtres si simples. Mais celui qui ne regarderait que superficiellement et ne s'en tiendrait qu'aux apparences se tromperait beaucoup. Il faut découvrir dans leurs yeux, vifs et brillants, les empires d'une vie spirituelle cachée; il faut apercevoir dans les traits de leurs figures les hauteurs énormes auxquelles ont atteint leurs âmes. Nous autres, leurs fils, nous savons, avec une humble piété, apercevoir toutes ces beautés intérieures d'une grandeur discrète et que rien ne surpasse. Et cette pieuse vénération est une autre gloire nationale. Patriotes sont ceux qui ont chanté soit par les vers, soit par le ciseau, soit par les couleurs, soit par les sons, nos mères si grandes!...

Le pinceau de Vukanović a ajouté un nouvel hymne à ce trésor national. Son tableau *Ma Mère*, où l'amour filial a revêtu le cher être du beau costume national, est un portrait vivant, animé de la grandeur que la mère serbe cache sous sa modestie.

Magnifique nationaliste que notre Vukanović! Tout en restant toujours artiste, il fut aussi un Serbe. Il a appris l'art à l'étranger, mais il n'a pas désappris à être le fils de son pays. Il a su réconcilier l'impressionnisme munichois avec les motifs domestiques; de plus, il a su le subordonner à eux. Il a étudié dans la ville bavaroise, a beaucoup exposé dans les villes allemandes (Karlsruhe, Nürnberg, Stuttgart), mais l'étranger n'a pu faire oublier à l'enfant des montagnes herzégoiennes ce qu'il était.

Mais ce n'est pas seulement par ce côté moral que Vukanović a obligé son pays. Belgrade, plus encore toute la Serbie doivent à son initiative le premier mouvement artistique le plus vif et le mieux organisé. Jeune, plein de force, enthousiaste, inspiré d'un bel amour, le maître débutant s'empresse de venir de Munich à Belgrade, pour y créer ses œuvres et organiser des cercles artistiques. En 1899, il fonde son atelier et, avec sa femme, donne des cours sur l'art. En 1902, il réussit à bâtir sa Maison artistique. C'est là que nous voyons l'embryon de notre futur Ecole des Beaux-Arts. Cette maison, aujourd'hui pillée et partiellement détruite par les Autrichiens, attendra en vain le retour de son maître. Mme Vukanović, lorsque nous rentrerons à Belgrade que notre feu artiste a tant aimé, entrera dans la maison doublement déserte.

Initiateur de notre vie artistique scolaire, Vukanović fut aussi un inlassable organisateur d'expositions en Serbie. En 1899, il inaugura à Belgrade la première exposition à la façon européenne. En 1904, la première Expositi-

(1) *Ma Mère*, œuvre de notre grand maître sculpteur Meštrović. Nous en reproduisons la photographie à la page 65 de ce numéro. — N. d. l. R.

tion yougoslave lui doit beaucoup de son succès. En 1910, il suggéra de nouveau l'idée d'une grande exposition yougoslave. Outre cela, Vukanović fut le fondateur des sociétés des peintres serbes et yougoslaves (*Lada* de Belgrade).

Après tout cela, quelle joie ne dut-il pas éprouver lorsqu'on réussit, après notre exode d'Albanie, à organiser une exposition à Lyon, où il fut pour la dernière fois enveloppé des ailes du succès public.

Vraiment, ta vie, cher maître, était si noblement remplie! Remplie de zèle, de patriotisme, de création, de succès! Hélas! finie trop tôt, car tu nous quittes avant ta quarante-cinquième année. Avant de pouvoir terminer ton dernier ouvrage, portrait d'un de tes amis, avec ton désir non assouvi et ton rêve non réalisé de guérir et de jeter dans les couleurs *la Victoire serbe*, tu a vécu ton dernier jour à Paris. La seule consolation — s'il peut y en avoir! — c'est que tu meurs dans cette ville des Arts qui te connaissait déjà avant notre triste arrivée, dans cette ville dont l'Universelle Exposition de 1900 a décerné à tes *Janissaires* la médaille de bronze, et dont le Grand Salon a honoré de son hospitalité ton *Portrait de Mme Vukanović*, que tu laisses la plus fière de toi mais aussi la plus triste.

Sa tristesse et la pensée de ta pauvre mère et de tes frères, si, dans le lointain pays subjugué, ils sont encore vivants quelque part, berceront ton corps dans la terre amicale.

Les dieux de l'Art et les fées dont ton *Chantre national* a peuplé les montagnes serbes, emporteront ton âme dans les régions où, peut-être, rien ne trouble la paix et où la beauté, mieux protégée, règne éternellement.

Nous autres, tes amis et admirateurs, nous garderons ton souvenir, et à ceux qui viendront nous relever dans la vie nous le transmettrons comme un bel exemple qui leur montrera comment on sert mieux l'art en aimant et en défendant à travers lui sa Nation.

A. ARNAUTOVIĆ.

BIBLIOGRAPHIE

Pro Macedonia, polémique de M. WENDEL, député socialiste au Reichstag allemand, et de M. RIZOFF, ministre de Bulgarie à Berlin, au sujet de la Macédoine, avec une introduction de Delest. Paris, Roustan, 1918.

L'année dernière, et au moment où la tendance conciliatrice semblait prendre le dessus en Allemagne, les socialistes allemands, de même que les socialistes autrichiens, désapprouvaient les prétentions annexionnistes bulgares et se ralliaient à l'idée d'une entente serbo-bulgare. Une pareille attitude avait exaspéré la presse bulgare à tel point qu'un député socialiste allemand, M. Wendel, avait cru devoir riposter dans le *Vorwärts* du 2 juillet et remettre les choses au point.

Dans son article, M. Wendel avait constaté la différence bien nette entre le point de vue des Bulgares, qui recherchent une paix basée sur la violence, une paix « qui ne pourrait être écrite que par la pointe de l'épée victorieuse », et la paix que voulaient alors les socialistes allemands et qui était une paix basée sur des accords. M. Wendel est pour une paix basée sur des accords, dans les Balkans aussi bien qu'ailleurs. Un accord lui semble d'autant plus facile à réaliser que la question de la Macédoine qui est le principal point litigieux entre les Serbes et les Bulgares ne lui semble pas insoluble. M. Wendel partage l'opinion de Theobald Fischer qui disait : « La majorité de la population macédonienne n'est ni serbe ni bulgare, mais formée seulement de Slaves du Sud macédoniens sans une distinction plus ou moins marquée du sentiment national. » Ces Slaves du Sud sont donc un élément qui peut devenir serbe et bulgare. En départageant les contrées litigieuses, M. Wendel croit qu'on ne commettrait pas une violence nationale, étant donné que les Slaves macédoniens qui appartiendront à la Bulgarie deviendront, en quelques dizaines d'années, d'aussi bons Bulgares que ceux qui appartiendront à la Serbie deviendront de bons Serbes.

Le ministre de Bulgarie à Berlin, M. Rizoff, s'est empressé de répondre à M. Wendel dans un article publié également par le *Vorwärts* et d'accuser M. Wendel d'être partial en faveur des Serbes. Et cependant, M. Wendel était loin de favoriser le point de vue serbe, puisqu'il ne réclamait même pas la restauration de la Serbie dans ses limites de 1913, mais préconisait le partage de la Macédoine, c'est-à-dire l'amputation de la Serbie en lui enlevant certaines parties qui lui avaient été attribuées par le traité de Bucarest de 1913.

A l'arrogante réponse de M. Rizoff, bourrée de toutes les « raisons fanées et usées » dont se sert la propagande bulgare à chaque occasion, et qui avaient pour but d'éclairer l'ignorance de M. Wendel, celui-ci a répliqué en démontrant qu'il n'était pas du tout ignorant, connaissant, contrairement à ce que M. Rizoff affirmait, toute la littérature relative à la question serbo-bulgare, et ayant lui-même voyagé en Macédoine.

M. Rizoff s'était hasardé à répondre par un second article. Un troisième article de M. Wendel ayant suivi, le diplomate bulgare comprit qu'il était prudent de ne plus insister et se considéra pour battu. Ainsi prit fin cette polémique, tout à l'honneur de M. Wendel qui réussit par des arguments clairs, irréfutables et bien choisis à abattre tout l'échafaudage embrouillé et sophistique de M. Rizoff.

Les cinq articles traduits en français et réunis dans la petite brochure que nous avons en mains, sont extrêmement intéressants. Comme il est malheureusement assez rare de constater chez nos ennemis les manifestations d'opinions impartiales, notre plaisir doit être d'autant plus grand à découvrir une tentative d'équité et de justice comme celle dont a fait preuve M. Wendel. Il est juste de reconnaître que dans une question où trop peu de personnes ont su garder la balance égale, M. Wendel a su montrer une grande impartialité, et il a réussi à envisager la question avec un esprit scientifique et sans parti pris. Les idées de M. Wendel font un heureux contraste avec l'aveuglement passionné et la partialité de M. Rizoff. Et il est curieux de constater qu'il se soit trouvé en Allemagne un homme pour réagir contre les mensonges bulgares, alors que plusieurs hommes remarquables dans les

pays de l'Entente demeurent dans l'erreur ou ignorent les éléments de la question macédonienne, parce qu'ils ne veulent pas se donner la peine de s'informer suffisamment.

M. Wendel a fait, en passant, quelques observations intéressantes. Nous nous contenterons de signaler qu'il affirme l'existence d'un traité secret entre l'Autriche-Hongrie et la Bulgarie, conclu en 1898, et dont il trouve la preuve dans les protocoles sténographiques du Parlement bulgare de mai 1914. Nous avons toujours soutenu que les liens de la Bulgarie avec les puissances centrales dataient depuis bien longtemps et que les rapports de la Bulgarie avec l'Autriche-Hongrie avaient toujours été excellents. Nous sommes heureux de trouver dans les articles de M. Wendel une confirmation de notre point de vue. Déjà, en 1898, la Bulgarie s'était attachée à l'Autriche par un traité d'alliance. Et on espérait en 1915 la voir se tourner contre les puissances centrales auxquelles elle était liée autant par ses sympathies que par ses intérêts!

Cette intéressante polémique interalliée est très instructive, et l'on a eu vraiment une bonne idée en la présentant au public français. Le fait qu'un Allemand se soit décidé à s'opposer aux prétentions bulgares rien que par souci de paix et de vérité, fera peut-être réfléchir tous ceux parmi nos amis français et anglais qui sont encore, comme on le dit dans l'introduction de la brochure, sous l'influence néfaste de l'hypnose bulgare, malgré toute la série de tromperies grossières dont ils ont été victimes.

La série des articles Wendel-Rizoff est précédée dans la brochure par une introduction, dans laquelle un spécialiste qui se cache sous le pseudonyme de Delest, et qui est très au courant des rapports serbo-bulgares, nous donne en quelques pages des indications historiques très utiles pour la compréhension de toute la question. Très documentée et très claire, cette introduction rend service au lecteur et l'aide à suivre la polémique avec intérêt.

M. NOVAKOVIĆ.

La Dalmatie. — L'Italie et l'Unité Yougoslave, par le comte L. DE VOJNOVIĆ, paru chez Georges et Cie, Genève, Bâle, Lyon (1917), en italien et en français. Prix : 4 francs.

On peut dire de ce livre qu'il est intéressant à tout point de vue. En un gros volume de 400 pages, l'auteur, une personnalité bien connue du monde yougoslave, y traite, hélas ! sans l'épuiser, une précieuse partie de cette épineuse question du futur droit international : la question de la Dalmatie, qui n'est elle-même qu'un élément de détail du problème yougoslave entier, en tout cas, le plus important.

Grosse question, s'attachant directement au problème adriatique, qui a donné déjà beaucoup de souci aux diplomates de l'Entente, grosse question et à laquelle il était presque défendu de toucher avant la publication de ce fâcheux traité de Londres du 26 avril 1915, d'abord divulgué par les indiscrétions des *Isvestia* de Petrograd puis par le discours de M. Beviône à la Chambre italienne. Question pourtant si facile à résoudre, nous dit l'auteur dans de jolies pages de profonde érudition historique et de bonne foi vibrante et communicative, si l'on n'écoute que la voix de la justice et ce principe si simple et si sain, la libre disposition des peuples proclamée par Wilson et les Russes... d'autrefois. Nous en avons entrevu l'aube superbe, en verrons-nous le triomphe complet ? Qui en douterait si les hommes (et les diplomates sont des hommes) n'avaient pas cette habitude de compliquer les choses les plus simples et de solder une guerre en en préparant une autre ?

Le livre est copieusement documenté : deux cartes, six annexes, des tableaux statistiques lui donnent un intérêt scientifique et une force persuasive. Tout ce qu'on pourrait remarquer à cet endroit, c'est que l'auteur, à cause peut-être de cette abondance même, n'a pas su toujours garder cet esprit de système et d'eurythmie qui font d'un livre de science ou de politique un livre d'art.

Le plus original dans cette étude approfondie sur la Dalmatie est, semble-t-il, le procès que l'auteur fait du parti et de la minorité italianisante de cette province, démontrant à la lumière des faits historiques, que ce parti et cette minorité, d'ailleurs insignifiante, se sont déclarés autrefois *slaves*, tandis qu'ils prétendent aujourd'hui à l'italianité. Cette thèse hardie a été trop longuement développée, et j'ose dire que ce chapitre n'est pas celui qui intéressera le plus le lecteur français. D'ailleurs cette minorité, à laquelle on ne peut nier le droit de définir librement son caractère national, est trop infime pour lui attribuer une importance excessive. La ville de

Zara seule mérite un peu plus de considération, et est traitée par l'auteur en un annexe spécial.

En somme, un bon livre écrit par un bon auteur pour une bonne cause.

La Question Yougoslave, par VUK. PRIMORAC, Paris (1918). Editeur *La Yougoslavie*, 20, rue Cujas.

Si le livre de M. L. de Vojnović ne nous présente qu'un seul côté de la question yougoslave, cette autre publication toute récente de M. Vuk. Primorac est la première qui tente de nous présenter cette même question dans son aspect intégral. A vrai dire, il y a eu d'autres publications analogues, entre autres le livre de M. le professeur Denis : *la Grande Serbie*, celui de Pierre de Lanux : *la Yougoslavie*, mais ces travaux, bien que très appréciés, ont été composés dans un but différent et à une époque où les données sur les pays et provinces composant le complexe yougoslave n'étaient pas encore suffisamment rassemblées. Le livre qui nous occupe a le mérite de nous présenter dans un bel ordre beaucoup de matériaux scientifiquement triés et logiquement classés. Ce qui le rend intéressant à un public plus étendu, ce sont particulièrement les données d'ordre économique qui sont répandues assez copieusement dans le volume. L'auteur dénonce les aspirations italiennes dans l'Adriatique qui vont jusqu'à l'hégémonie absolue dans cette mer, pour démontrer d'un côté l'absurdité de ces velléités impérialistes, et, de l'autre, les désirs bien fondés des populations yougoslaves, qui ont en elles toutes les conditions nécessaires pour une vie nationale saine et tranquille.

D^r L. RADIC.

La Résurrection de Lazare, par IVO VOJNOVIĆ.

Combien de souvenirs souriants et pénibles se précipitent dans nos pensées au seul nom de ce drame ! Sa traduction qui fut publiée dans le *Monde slave* (N° 5, novembre 1917), vient de paraître sous forme de brochure (*Ivo Vojnović et son poème dramatique, « la Résurrection de Lazare »*, par Miodrag IBROVAC, professeur agrégé des lettres. Paris, in-8°, 32 pages).

C'est un beau poème dans lequel un de nos frères croates a pleuré sur les souffrances de notre Macédoine et a célébré nos victoires dans la guerre balkanique en 1913. C'est un doux et triste songe de délivrance que les Serbes ont vécu. Par une vivante suite de symboles, ce « poème dramatique » évoque les siècles de torture au cours desquels les Serbes macédoniens ont peiné et pâti. Lazare et Stana, ce sont deux magnifiques incarnations de nos martyrs sans peur et sans défaillance ; c'est un fils et une mère de nos pays subjugués ; le lutteur pour la liberté et la vestale du foyer serbe ; de plus, ce sont deux superbes symboles du Peuple et de la Patrie. Et rien n'est plus douloureux que leur destinée.

Les sauvages Arnoutes, pirates payés des Turcs et meurtriers des enfants innocents, assiègent la vieille tour, sombre et muette, dans laquelle Lazare attend la mort. Il y dépense ses dernières balles contre cette troupe de lâches, qui ont allumé le feu sous la tour pour brûler l'indomptable insurgé. La mère est là. On l'a emmenée pour qu'elle affirme que Lazare, jeune instituteur de Sirinić, père de quatre enfants, est bien son fils. La flamme dévore la tour. Sur le seuil apparaît Lazare. Blessé, ensanglanté, brûlé, dans la lumière du bûcher et du soleil couchant, il n'est qu'une atroce et superbe image du martyr et du héros. Ses derniers cris s'adressent aux Arnoutes : « Tirez, lâches ! » et à sa mère : « Oh ! mes enfants. » Et la mère a compris. Il faut sauver les futurs défenseurs et vengeurs ; il faut sauver ses enfants. Et pour cela, elle doit renier son fils. Devant le cadavre, elle reste de pierre. « Toutes les douleurs de l'humanité ont figé son cœur, son visage et ses mains. » Mais elle a la force de renier son fils :

Stana : Tu te trompes, Aga, je ne connais pas cet homme.

L'Aga (furieux et déçu) : Tu mens, chienne, c'est toi sa mère !

Stana (après un court silence, le regarde dans les yeux avec un feu si étrange, une figure si fatale, que l'Aga recule insensiblement) : ... Tout ce qui, jeune, meurt au combat, a sa vieille mère, Aga... quelque pauvre vieille cassée et grise qui rêve que son fils... viendra la voir... un jour de fête. Si ce malheureux est attendu quelque part, par une noire et vieille chouette, et si celle-là ne doit le revoir jamais... ce malheureux est mon fils, comme tant d'autres, comme celui que j'ai à Sirinić, comme tous ceux dont les cadavres gisent perdus dans les rochers ou sur les gibets...

Oui, comme tous, car en une mère il y a toutes les mères, en une larme toutes les douleurs. Et c'est pour cela qu'à la place de sa mère inconnue, je le baise, moi, sur ce sol où il est mort, afin que son âme attende plus paisiblement le jour de l'Ascension !

(Elle se penche sur Lazare et lui donne un baiser en l'accompagnant de trois signes de croix. Puis, plus sombre, plus fatale que jamais, elle dit avec force :)
... Mais si tu prétends, Aga, que ce corps étranglé, déchiré, est ma propre chair..., alors, devant toi et devant ta race..., je te réponds : Non, ce n'est pas lui !

Trois fois la mère a renié son fils, mais elle sauve la vie de ses petits-enfants gage de l'avenir pour lequel le père est mort.

Cette mère qui renie le fils, c'est la patrie qui renie le peuple, c'est la Macédoine qui est forcée de renier le Serbe, pourvu qu'elle assure la vie future, la victoire irrévocablement imminente dans les temps à venir. Et ce reniement a racheté la victoire. Elle est venue cette victoire tant méritée, et d'autant plus grande que la torture avait été cruelle et atroce. En 1913, nous avons délivré la Macédoine. Et le drame de M. Ivo Vojnović, inspiré par cette délivrance, finit par une haute vision du poète, par l'apothéose de notre glorieuse épopée des jours où les flots de la Cerna et les tilleuls et les lilas des villages macédoniens ont entendu la voix du Christ : « Lazare, lève-toi ! » ; des jours où notre armée libératrice, dans « une poussée éclatante et formidable, lumineuse et irrésistible », faisait retentir dans les montagnes des Balkans le cri vainqueur : « La Nation est ressuscitée ! »

Et ce ne sont pas seulement les souvenirs de guerre qui jaillissent au nom de cette pièce. Sa première (à Belgrade) a été un des événements de notre vie théâtrale. Notre « drame national » atteint, par *la Résurrection de Lazare*, au faite de l'expression dramatique et littéraire. Au commencement du XIX^e siècle, notre drame se préoccupait surtout de moraliser ; vers 1860, il ne put se dérober à l'influence romantique ; à la fin du siècle, le faux pathos ne réussit qu'à retarder son développement ; c'est seulement en 1900 que dans notre drame national, l'Art, j'entends celui qui est désintéressé et qui n'a pour but que l'art en soi, l'emporta sur toutes les autres tendances. Et ce fut M. Ivo Vojnović qui, par un autre drame, *la Mère des Iugović*, inaugura ce changement et qui l'affirma par *la Résurrection de Lazare*.

Plus que les souvenirs de guerre et les souvenirs littéraires, cette traduction soulève des pensées compatissantes pour l'auteur de la pièce. Nous disions tout à l'heure que c'était un frère croate. Avec autant de raison, nous aurions pu dire également un frère serbe. Car M. Vojnović est bien l'enfant de la race yougoslave, indivisible malgré les noms différents de ses trois éléments. Il n'est ni Croate, ni Serbe, ni Slovène, ou plutôt : il est et Croate et Serbe et Slovène ; il est un Yougoslave, ainsi que Ljudevit Gaj et Stanko Vrar furent des Illyriens. C'est pourquoi l'Autriche l'a persécuté dès le commencement de la guerre. Cachot, torture inquisitoriale, rien ne lui fut épargné. Son régime fut radouci dernièrement, après qu'il eut perdu un œil et parce qu'il est menacé de devenir aveugle.

Encore plus que les souvenirs de guerre, les souvenirs littéraires et les pensées compatissantes pour l'auteur, la traduction de cette triste histoire renouvelée en nous la douleur la plus désespérée de savoir notre Macédoine crucifiée de nouveau et un immense nombre de nos nationaux périr tous les jours dans la saignée dont les Bulgares, surpassant les Arnoutes, accablent ce pays martyr.

La pièce a été traduite par Mme Christiane Solvejgs (Mme Charles Loiseau). L'espace nous manque pour louer la traduction. Elle est digne de l'original.

Le drame est présenté par l'article de M. Miodrag Ibrovac, *Un Poète de Raguse : Ivo Vojnović*. C'est, en une dizaine de pages, toute une étude sur l'œuvre et la récente souffrance du poète. Très documenté, précis et animé, cet article fait bien connaître et aimer notre grand écrivain yougoslave.

A. A.

Srbijanski Venac, par MILISAV JELIĆ, Salonique, 1917.

Chez nous où il n'y avait qu'une seule société et qu'un seul milieu, où le paysan et le bourgeois étaient les fils d'une même famille, tout le monde se connaissait et l'amitié étendait ses liens des villages à la capitale. Aux combats, nos gens perdaient en ceux qui mouraient, non seulement leurs frères de race, mais aussi leurs amis personnels. Ainsi la douleur nationale était liée à la douleur personnelle. Et pour un poète-soldat y a-t-il une inspiration plus douloureuse et plus tragique que celle de regarder mourir chaque jour ses amis et ses frères ?

C'est par ce sentiment noble et pieux que sont remplis les vers que vient de publier le capitaine *Milosav Jelić*, poète de la vie militaire, bien connu chez nous. Il a voulu pleurer nos morts en les glorifiant. Parmi les milliers de héros qui ont

donné leur vie pour la liberté du foyer, le poète en a choisi quelques-uns des plus célèbres pour en éterniser le souvenir en leur élevant un mausolée en vers :

C'est vous, mes frères, qui avaient animé
Par votre souffle héroïque nos forêts et nos monts.
Et le son puissant même de la gusla ne serait
Assez vigoureux pour glorifier votre mort superbe.
Vous tombiez calme et silencieux...

Nous ne pourrions pas dire que le poète ait complètement réussi dans sa tâche sublime qu'il s'était si noblement proposée. Pour chanter les grands exploits de nos braves d'aujourd'hui, il faudrait un de ces génies d'antan qui immortalisèrent les héros de Kosovo. Ce n'est pas nous qui bâtirons à nos morts le Panthéon poétique. Nous qui vivons la tragédie nationale, nous souffrons trop pour l'admirer suffisamment. Nos douleurs sont trop nôtres pour que nous puissions en donner une expression synthétique. Ce sera l'œuvre de l'avenir. Lorsque le présent deviendra le passé, l'imagination nationale se créera une tradition d'où naîtra l'épopée.

M. Jelić l'a d'ailleurs senti, lui aussi, et ce n'est pas par hasard qu'il a pris pour chanter nos morts d'aujourd'hui, non seulement le vers et le rythme de nos poèmes nationaux, mais aussi leurs métaphores et leurs comparaisons. Ces réminiscences sont ce qu'il y a de mieux dans ses vers.

M. V. BOGDANOVIĆ.

Un appel des socialistes serbes au monde civilisé, avec préface de Camille HUYSMANS.

Voici une brochure qui montre mieux que n'importe quelle autre de ce genre-là, ce que l'Autriche et la Bulgarie ont fait subir, pendant deux années, à la Serbie envahie. Les auteurs de ce mémoire, M. Popović, secrétaire du parti socialiste, et M. Katzlerović, député, présentent au monde civilisé un recueil de faits et de données puisés à la source même de la cruauté et du vandalisme austro-bulgare. Eloignés de tout chauvinisme, d'une façon nette et concise, sans parti pris, comme délégués à la conférence de Sto kholm, ils adressent un appel à l'Humanité, évoquant le régime qui règne aujourd'hui en Serbie et qui menace d'exterminer un peuple entier.

La préface de M. Camille Huysmans donne encore plus d'intérêt à ce mémoire. Es-ayer d'en faire un compte rendu, ce serait nuire à son effet. Pas une phrase, pas un mot ne sauraient être supprimés ou négligés. Le lire, c'est constater que nous avons raison.

I.

L'Université de Belgrade aux Professeurs des Universités des États alliés.

Les Professeurs de l'Université de Belgrade, au nom du peuple serbe et particulièrement de ses intellectuels, adresse, par l'intermédiaire des Universités des pays alliés, un appel à tous les peuples. Ils y exposent la question yougoslave et partant du principe qui accorde aux nations la libre disposition de leur sort, ils démontrent que les Serbes, Croates et Slovènes doivent être réunis en un seul État libre et indépendant. Si, par hasard, ces peuples restaient liés à l'Autriche, ils y subiraient à nouveau toutes les vexations du passé. Ils ne pourront plus les supporter et ce sera la cause de crises nouvelles. La libération des Yougoslaves, c'est la condition *sine qua non* de la conclusion d'une paix durable.

R.

B.D.I.C

CARNET DU MOIS

La Fête de la Saint-Sava.

A. — Arcueil-Cachan.

C'est pour la deuxième année que nos amis serbes célébraient la fête patronale de leurs écoles sur notre territoire et partout en France les chefs d'établissements scolaires s'étaient fait un pieux devoir de faire revivre à nos jeunes alliés cette fête traditionnelle qui rappelle un peu la patrie absente. Mais je crois pouvoir dire que la plus importante de ces réunions a eu lieu à Arcueil, tant par le nombre des assistants, que par l'éclat du programme.

C'est par un temps superbe — la nature ayant voulu aussi contribuer au succès de la fête — et dans une salle admirablement installée, que se pressaient plus de 1.500 personnes (serbes ou amis des Serbes).

Sur l'estrade dressée au fond de la salle, une table servait d'autel sur laquelle un cierge de cire avait été placé à côté du *Žito* et des objets du culte.

Mais déjà la salle était pleine et M. Victor Bérard, vice-président de « la Nation serbe en France », entouré du bureau du Comité, s'approcha de l'estrade et s'adressant aux Serbes présents leur dit, avec la haute éloquence qu'on lui connaît, que si « la Nation serbe en France avait tenu à organiser cette fête de Saint-Sava, c'était afin de donner aux élèves et étudiants l'impression qu'ils sont toujours chez eux ». Et dans une envolée superbe, en s'adressant à M. Stefanović, chargé d'affaires de Serbie, il lui exprima les sympathies de la France pour le peuple serbe. « Nous ne regardons pas, dit-il, la seule Serbie, mais par-dessus elle, nous voyons toute cette Nation qui parle la même langue et qui est unie par le même idéal ; cette guerre ne pourrait manquer de réunir toutes les branches de la Nation serbe avec le royaume dans un grand État libre et indépendant. » Et il termina son discours en criant en serbe :

*Živeo Srpski narod !
Živela velika Srbia !*

Une longue ovation lui fut faite par toute l'assistance.

Dans la forme rituelle orthodoxe, le *proto* Papović, de Belgrade, bénit le *Žito*, qui avait été préparé par Mme Pavlović, la femme du premier secrétaire de la Légation serbe à Paris. Cette bénédiction fut écoutée debout par toute l'assistance et la belle voix grave du pope alternait pour la récitation des psaumes avec le chœur serbe des étudiants d'Arcueil.

La cérémonie religieuse était terminée, M. Emile Haumant, professeur à la Sorbonne et vice-président de « la Nation serbe en France », fit une causerie sur saint Sava. Nous savons tous ce qu'était saint Sava et connaissons sa vie dans les détails, mais ce qu'il faut dire, c'est que M. Haumant se montra narrateur de premier ordre, qu'il sut allier l'histoire à l'anecdote, fit vivre à son auditoire la vie du grand *Župan* Nemanja et de ses fils. Cette causerie fut pour son auteur un véritable triomphe.

Mais les Français et les alliés ne sont pas seuls les amis des Serbes et nous en eûmes la preuve quand M. Victor Bérard se leva de nouveau pour tendre la main à un officier en uniforme hollandais. « J'ai le plaisir de vous présenter, dit-il, en s'adressant à l'assistance, non pas un Français, non pas un allié, mais un neutre, un homme dans le sens le plus élevé du mot. Voilà, Messieurs, un médecin, qui, à l'attaque monstrueuse contre la Serbie, jugea qu'un neutre ne doit pas être un pleutre, et qui partit au secours des Serbes. Le Dr Van Tienhoven y risqua sa vie et

celle de sa femme, car Mme A. Van Tienhoven fut infirmière de la Croix-Rouge hollandaise pendant deux années dans les hôpitaux de la Serbie, pour soigner les soldats pendant le terrible typhus. Puis le docteur prit la parole en un français pur, simple, émouvant, montrant tour à tour les atrocités autrichiennes, la valeur de l'armée serbe, les privations endurées, la reconnaissance des paysans, la beauté de cette race et la bravoure infinie de cet admirable peuple. La place manque pour citer des fragments de ce beau discours, et, du reste, il faudrait l'imprimer en entier. Le docteur et Mme Van Tienhoven furent longuement acclamés par tout l'auditoire.

Les étudiants serbes ne voulaient pas laisser passer cette occasion pour dire aux Français toute leur reconnaissance, pour montrer tous les sentiments qui les animent, et M. Kojul, en une harangue émue, dit au nom de ses camarades et au sien tout ce qu'un cœur noble peut ressentir pour nous Français.

M. Stefanović, chargé d'affaires, remercia en un discours bref, mais ardent, la France, les alliés et les neutres amis.

L'orchestre serbe joua pour terminer l'*Hymne serbe*, la *Marseillaise* et, dans une touchante pensée pour les frères envahis et chassés de la patrie par les hordes barbares, la *Brabançonne*, en souvenir et comme témoignage d'amitié pour les Belges.

* *

La fête officielle était terminée, mais tous les assistants visitèrent avec intérêt la belle école des travaux publics, qui compte, malgré la guerre, plus de 400 élèves, dont 70 Serbes, parmi lesquels figurent 4 jeunes filles. Et c'est un plaisir bien doux, pour nous Français, que d'avoir contribué dans la mesure du possible à créer un certain nombre de techniciens en vue de la reconstitution prochaine, non point d'une petite Serbie mutilée, mais d'un grand État yougoslave.

M. Léon Eyrolles, directeur, aidé de Mme Etève et de M. Etève, directeur des études, firent les honneurs de leurs salons, avec la bonne grâce qui est la réputation de l'école, à M. Stefanović, chargé d'affaires, aux officiels serbes, aux membres des Comités de « la Nation serbe en France », de « l'œuvre Franco-Serbe » de Versailles, au « Comité Franco-Serbe » et aux personnalités présentes à la fête pendant qu'un lunch était servi aux étudiants et invités.

Seuls quelques Serbes s'étaient attardés dans la salle, où l'obscurité était presque complète. Sur l'estrade, les *tambouraši* continuaient leur musique vibrante et fantastique comme entraînés par le rythme énervant des *kolo* et des chants de la Serbie qu'ils ressuscitaient dans l'ombre grandissante.

* *

Les *domacins* étaient, cette année, M. et Mme Victor Bérard et Mme et M. Emile Haumant ont été désignés comme *domacins* pour l'an prochain. M. Haumant en acceptant a dit qu'il avait la conviction que la Serbie serait libérée avant ce terme, mais qu'il consentait, avec le plus grand plaisir, d'aller fêter saint Sava à Belgrade, avec tous les amis des Serbes. La conviction de M. Haumant a été partagée par toute l'assistance et c'est avec ce vœu pour la Serbie, que nous nous séparâmes.

Alfred-O. MONTAGNE,
secrétaire de « La Nation serbe en France ».

B. — Fontainebleau.

A Fontainebleau, un comité spécial a été formé en vue de la célébration de la Saint-Sava. M. Dumesnil, député de l'arrondissement, sous-secrétaire d'État à l'Aviation, a bien voulu en accepter la présidence d'honneur. Les présidents effectifs ont été : M. le Général Briant, commandant d'armes ; M. Fragnaud, sous-préfet de Fontainebleau ; M. le Docteur Lapeyre, maire de la ville.

Le matin a eu lieu, au collège Carnot, une cérémonie religieuse précédée d'une conférence du chef de groupe des étudiants sur *la Mère Serbe*. Après la récitation



de poèmes français et serbes et après un programme musical, l'*Hymne serbe* et la *Marseillaise*, chantés par un chœur d'élèves français et serbes, terminèrent cette fête célébrée dans la plus stricte intimité.

L'après-midi, une matinée fut donnée au théâtre municipal de Fontainebleau, au profit des universitaires prisonniers de guerre français et serbes. Après l'allocution de M. Arnautović, professeur du lycée de Belgrade, des artistes français et serbes exécutèrent avec le plus grand succès un programme aussi abondant que varié.

C. — Saint-Germain-en-Laye.

Grâce à M. Leprou, maire de Saint-Germain, et à M. Feschotte, principal du Collège, la fête de Saint-Sava qui eut lieu le dimanche 10 février, fut organisée avec le plus grand soin et beaucoup de dévouement.

Après la cérémonie religieuse, M. Feschotte, prenant la parole, remercia M. Haumant d'avoir accepté la présidence, salua les représentants du Gouvernement et de l'Office scolaire serbes, ainsi que les notabilités de la ville dont la présence attestait la grande sympathie qu'ils éprouvent pour nos jeunes gens ; puis, par des mots qui nous allèrent au cœur, il rappela qu'entre la Serbie et Saint-Germain existait un autre trait d'union :

« Parmi les soldats français qui luttent présentement, avec tant de vaillance, dans les plaines et les vallées de la Macédoine serbe, plusieurs se rattachent à divers titres à notre collège. Je citerai des anciens élèves comme les lieutenants Coste, André, et Robert, Henri, de l'infanterie coloniale, le maréchal des logis d'artillerie Lebègue. Je salue pieusement la mémoire de deux d'entre eux : Pierre Lemaître et Georges Gilbert, tombés au champ d'honneur devant Monastir.

« Un de nos dévoués collaborateurs, M. Gaston Caurit, sous-économe, après avoir fait parti, pendant de longs mois, de l'armée de Verdun, en qualité de capitaine au 1^{er} d'infanterie, est parti récemment pour Salonique. Enfin, un membre du bureau d'administration du collège, un de nos concitoyens justement estimé et aimé de tous, le capitaine Raymond Gréban, appartient, depuis près de deux ans, à l'armée d'Orient. »

M. Haumant fit ensuite une très intéressante causerie sur la Serbie au Moyen Age et la vie de saint Sava. M. Pavlović, secrétaire de la légation serbe, prononça, au nom du Gouvernement serbe, un discours très émouvant qui fut l'objet de longs applaudissements.

La cérémonie se termina par un concert pleinement réussi.

R.

L'Imprimerie serbe à Bizerte.

Parmi les militaires serbes de Bizerte, invalides réformés et mutilés de guerre, on a organisé un travail nécessaire autant qu'utile aux Serbes expatriés et à leur littérature. C'est M. Čajkanović, docteur ès lettres, professeur de l'Université de Belgrade, qui édite, déjà depuis 1916, un hebdomadaire, *Napred* (En avant!), pour les militaires serbes et toute une série d'œuvres de littérature serbe ainsi que des manuels pour apprendre la langue française. Laissant de côté les guides de conversation franco-serbe, les dictionnaires, les grammaires, nous tenons à mentionner les ouvrages serbes : *Les Trésors anciens* (petits recueils de littérature serbe paraissant chaque semaine) ; *Le Mariage de Maxime Crnojević*, poème serbe ; *Les Serbes en Afrique du Nord* ; *Megjialka* ; *la Fée des Montagnes*, *Méglinka*, poésies par M. Maïski. Beaucoup d'autres ouvrages sont sous presse ou en préparation ; nous ne citons que l'*Abrégé de l'Histoire de la Serbie*, par le docteur Mihajlo Gavrilović, ancien directeur des Archives historiques et diplomatiques de Serbie.

Mais il ne faut pas oublier que c'est un Français généreux, un vrai ami des Serbes, M. le Capitaine Aufort, qui a créé cette « Imprimerie des Mutilés Serbes » où

travaillent les soldats invalides réformés et ceux du service auxiliaire. C'est là que beaucoup de mutilés serbes apprendront le métier de compositeur, de relieur, de photozincographe. C'est ce qui rend cette entreprise non seulement nécessaire pour la résurrection de la jeune civilisation serbe, mais encore, au plus haut degré, utile pour ceux qui ont accompli leur devoir patriotique.
Z.

Conférences.

Le samedi 19 février 1918, M. Chervin a fait, au Collège libre des sciences sociales, une conférence ayant pour thème : « Quelques réflexions à propos des conférences sur les Yougoslaves ». Cette Conférence fut très intéressante et fut applaudie par une très nombreuse assistance.

Note.

Notre dévoué collaborateur, M. Philéas Lebesgue, vient de terminer une *Anthologie des Chants féminins serbes*, accompagnée d'un commentaire critique. Nos lecteurs ont déjà pu voir avec combien de goût et de succès M. Lebesgue a traduit plusieurs de ces chants, et nous sommes assurés qu'ils attendront avec impatience et accueilleront avec plaisir cette tradition de nos poésies nationales.
R.

L'ORTHOGRAPHE SERBE

c	prononcer	ts	français.
č	—	tch	français.
ć	—	tch	très doux.
dj	—	gi	italien (giorno).
ž	—	j	français.
dž	—	dj	français (djinn).
j	—	ill	mouillé français.
lj	—	gli	italien.
nj	—	gn	français.
š	—	ch	français.
h	—	h	aspiré français.
u	—	ou	français.

Pour tout ce qui concerne Rédaction et Abonnements, s'adresser uniquement au nom du Directeur de la Revue : 203, Boulevard Raspail, PARIS.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Notre désir de présenter à nos lecteurs l'œuvre de Meštrović avec illustrations nous a amenés à augmenter ce numéro de 16 pages.

ABONNEMENTS

.....

Pour la France,

6 mois : 5 francs.

Pour l'Étranger,

6 mois : 6 francs.

⋮

Le Numéro : 1 franc.